. N° 1 Novembre 1918

LE SEMEUR



Le Numéro : 75 centimes

SOMMAIRE :

PARIS

41, RUE DE PROVENCE, 41

LE SEMEUR

est l'organe des Associations Chrétiennes d'Étudiants de France

Il paraît le 20 de chaque mois, de Novembre à Juillet

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF :

Raoul ALLIER

41, Rue de Provence, PARIS



Le Numéro : 0 fr. 75



Prix de l'abonnement : **Cinq francs.**

Pour l'Etranger, *sauf l'Alsace et la Suisse :* Six francs.

Le moyen le plus pratique est de prendre à la poste un **mandat-carte,** *ce qui évite l'envoi d'une lettre.*

Tous les envois d'argent, mandats, chèques, etc., doivent être établis au nom de Mlle Viguier. *Il est important d'observer cette règle.*

Les opinions exprimées dans les articles signés n'engagent que les signataires

LE SEMEUR

21e Année. No 1 Novembre 1918

ALLÉGRESSE ET RECONNAISSANCE (1)

Lorsque, lundi dernier, la voix grave des canons et le chant ailé des cloches ont proclamé la grande nouvelle, une parole du psalmiste s'est imposée à mon souvenir : « C'est ici la journée que l'Eternel a faite ! » L'allégresse dont nous vibrons est de celles que les mots et les gestes ne parviennent pas à traduire. Elle ne peut s'épanouir que dans un cantique d'actions de grâces.

Oui, merci à Dieu ! Elle a pris fin, la formidable tuerie qui, depuis plus de quatre ans, décimait l'humanité. Elle ne nous hantera plus, l'affreuse question qui nous torturait chaque

(1) Discours prononcé le 18 novembre 1918 dans une réunion d'actions de grâces convoquée à l'occasion de l'armistice.

soir : quelle mort faudra-t-il apprendre demain matin ? Elle est rendue à elle-même, cette Belgique loyale qui a si cruellement expié son crime de mettre au-dessus de tout son honneur. Elles sont délivrées, nos provinces du nord, toutes couvertes de ruines, c'est vrai, toutes saignantes d'atroces blessures, mais débarrassées de la souillure de l'occupation. Elles ont repris leur place au foyer de la famille française, cette Alsace et cette Lorraine dont la fidélité à toute épreuve a triomphé de toutes les persécutions, des plus sournoises comme des plus violentes, et qui acclament en nos soldats les frères retrouvés. Elles conquièrent leur indépendance définitive, ces nations opprimées qui, si longtemps, ont revendiqué vainement leur droit à l'existence, qui se sont obstinées à espérer contre toute espérance et dont les rêves les plus ardents se sont trouvés au-dessous de la réalité qui surgit. Elles sont tombées, les puissances de proie qui préparaient l'universelle exploitation des peuples asservis ; et les princes ivres d'orgueil, qu'elles avaient suivis avec enthousiasme dans l'œuvre de pillage et de mort, sont en fuite et ils s'en vont mendier chez les pays neutres, contre la justice qui vient, une protection momentanée.

Une immense joie gonfle la poitrine des enfants des hommes, et nous en prenons, nous, chrétiens, notre large part. Mais il y a une joie qui est bien à nous et qui nous remue jusqu'au

plus profond de notre être : la gloire de notre Dieu est sauve.

Ah ! qu'on ne se scandalise pas de ce propos, qui est très réfléchi. Il paraît que certains, parmi nous, avaient espéré un peu à la légère que la guerre produirait d'elle-même un réveil religieux. S'ils ont reçu beaucoup de confidences des âmes douloureuses, ils ont dû vite éprouver au moins autant de craintes que d'espérances. Sans doute, surtout dans les débuts, bien des créatures en détresse, sentant le sol chanceler sous leurs pas, ont regardé vers le Dieu dont on leur avait parlé dans leur jeunesse. Sans doute de pauvres parents, de pauvres veuves, aux prises avec tous les crucifiements du deuil, pensant au petit tertre sous lequel repose un être aimé, ont retrouvé le sens des réalités invisibles et recherché la paix du Christ. Sans doute plus d'un homme, étranger jusqu'ici aux choses religieuses, a été pris, devant les problèmes posés par la guerre, d'une angoisse intime, a fait son examen de conscience, a compris que le problème du mal n'était pas une simple curiosité théologique et, ayant fini par rencontrer Celui qui a les paroles de vie, lui a dit : « Me voici. Que faut-il que je fasse ? »... Je sais tout cela, et j'en rends grâces au Christ vivant qui n'arrête jamais son travail dans le monde et dans les âmes...

Je sais tout cela, oui. Mais je sais aussi que d'autres âmes, dès le premier déchaînement de

la guerre, ont été hantées par cette interrogation : « Où donc est Dieu qui n'empêche pas un tel cataclysme ? » Puis, quand la guerre s'est prolongée, leur anxiété a gagné de proche en proche. Le crime commis contre l'humanité prenait de telles proportions que bien des consciences religieuses devaient s'imposer le silence pour éviter de formuler des questions. Puis, la guerre n'a pas menacé seulement de s'éterniser. Elle a semblé, à certains moments, préparer la ruine de toute justice. Les souffrances sans fin de la Belgique entêtée dans sa loyauté, l'effroyable martyre de la Serbie calomniée, le supplice de la Roumanie trahie, l'extermination systématique des Arméniens, les atrocités perpétrées contre des populations déportées comme des troupeaux selon les méthodes renouvelées de Babylone et de Ninive, la perpétuelle réussite de ceux qui multipliaient à plaisir tous les attentats contre le droit des gens, tout cela hurlait un démenti brutal aux exigences élémentaires de la conscience morale. Je connais des chrétiens fervents, des chrétiens dont la foi personnelle n'a jamais été ébranlée, et qui se surprenaient à murmurer : « Comment des hommes auront-ils, après la guerre, le courage d'enseigner à leurs frères que Dieu est le Saint et que Dieu les aime ? » Et je connais des pasteurs, des hommes consacrés corps et âme à l'évangélisation, et qui se prenaient la tête à deux mains en se demandant :

« Si l'Allemagne est victorieuse, quels propos porterai-je en chaire ?... »

Ceux qui parlaient ainsi n'étaient pas des païens modernes, habillés à la chrétienne, habitués à mobiliser Dieu au service de leurs ambitions nationales, irrités contre une idole qui les aurait déçus. Ils avaient et ils ont horreur de toutes les formes d'impérialisme et ils n'auraient pas hésité, s'il l'avait fallu, à fustiger leur propre peuple au nom de la sainteté de l'Eternel. Et c'est parce qu'ils avaient la vision obsédante de cette sainteté qu'ils étaient obligés de mettre leur main sur leur bouche. Ah ! ils étaient bien convaincus que Dieu aurait son jour. Ils le proclamaient et ils l'attendaient. Mais leurs affirmations se heurtaient à la contradiction des faits ; et l'attente, quoique invincible, était longue et douloureuse... Et voici que, soudain, nous nous évadons de ce mauvais rêve. En quelques semaines, l'édifice du crime s'est effondré. Les princes qui l'avaient construit sont balayés comme la poussière sur la route ; le peuple qui s'y installait, frémissant d'une joie féroce, essaie, avec des gestes encore inexpérimentés, de se camoufler en démocratie humanitaire. Les mêmes nations, dont on craignait d'entendre invoquer les noms contre la justice de Dieu, témoignent maintenant de la fidélité de cette justice, et leurs *Te Deum* s'associent aux nôtres pour rivaliser avec eux d'enthousiasme reconnaissant... Oh ! la si-

gnification profonde de ces *Te Deum*. Nous te supplions, ô Père, de nous pardonner la faiblesse de notre foi trop aisément tentée. Nous te louons parce que tu n'es pas le Dieu caché et lointain, parce que tu es Celui qui ne sommeille ni ne dort, parce que tu es le Fort et le Fidèle !

Nous te louons... Et voici, tandis que je prononce ces mots, une idée traverse mon esprit, et j'en éprouve un frisson de terreur. A quoi donc a-t-il tenu que nous n'ayons pas à entonner ces *Te Deum ?* La vérité, la voici. Il aurait suffi d'une criminelle défaillance des hommes pour amener, au moins pour un temps, la défaite de Dieu. Si nous avions prêté l'oreille aux suggestions du découragement et de la lâcheté, si nous avions dit : non, au devoir, sous prétexte qu'il était trop difficile, si nous n'avions pas voulu, dans les pires heures, maintenir notre foi dans la justice éternelle et épier avec entêtement, vers l'horizon, les premiers rayons de l'aube espérée, les événements que nous célébrons aujourd'hui ne seraient pas arrivés, la Force aurait vaincu le Droit ; et ce ne seraient pas seulement nos bien-aimés qui reposeraient dans une tombe : c'est notre volonté d'idéal qui serait mortellement blessée, c'est peut-être notre confiance en Dieu dont des hommes coupables auraient été les fossoyeurs. N'avez-vous pas un frisson d'épouvante à la pensée du désastre moral qui aurait exaspéré notre deuil ?

Mais alors, est-ce autre chose qu'un *Te Deum* qu'il nous faut entonner ? Ce qu'il faut chanter, est-ce la louange des hommes qui ont sauvé Dieu ?... Ah ! voilà une tentation qui ne visitera pas ceux qui ont souffert. Ils me comprennent, ceux qui ont savouré dans toute leur amertume les souffrances de cette guerre, ceux qui ont dû consentir les plus atroces sacrifices, ceux qui, voulant à tout prix tenir et aider les autres à tenir, ont dû parfois prendre leur cœur à deux mains pour l'empêcher d'éclater. Ceux-là savent bien, et par une expérience tragique, qu'ils étaient désespérément faibles et qu'ils ne comptaient pas sur eux-mêmes. S'ils n'étaient pas chrétiens, ils ne trouvaient pas un nom pour la force dont ils imploraient le secours, mais ils sentaient bien que leurs misérables nerfs avaient besoin d'une aide et ils l'attendaient, cette aide mystérieuse, et leur attente était une façon de prière sans formule. Et nous, les chrétiens, qui donnons le nom de Père à Celui vers qui montent les soupirs et les supplications des hommes, nous savons bien que, sans son intervention, nous n'aurions rien pu. Nous savons bien que, si nous avions prié davantage, nous aurions été moins faibles et moins en danger de manquer à Dieu. Nous savons bien quelles catastrophes spirituelles se seraient produites dans nos vies si, à certaines heures, quand notre pauvre chair était le plus labourée, quand notre âme passait

par une sorte d'agonie, nous ne nous étions pas cramponnés au Père avec l'énergie de la foi en détresse, si nous ne lui avions pas crié comme le patriarche : « Je ne te laisserai pas que tu ne m'aies béni. »

Ah ! louange et gloire à Celui qui n'a pas consenti à la déroute de nos âmes. C'est Lui qui s'est penché sur les existences les plus désemparées et qui a fait descendre en elles les énergies d'en-Haut. Si la France a tenu, si la France a vaincu, c'est par l'accumulation de milliers et de millions de dévouements ignorés ; c'est par le rayonnement de tant d'âmes qui ont consenti, dans leur obscurité, les pires sacrifices et qui ont été, sans le savoir, des sources d'énergie pour toutes celles qui les rencontraient. Et dans ces âmes messagères de vie, dans ces âmes ouvrières de résistance et de victoire, Dieu était à l'œuvre. Gloire à Celui qui a daigné se servir de pauvres créatures humaines pour préparer son jour, le jour de la justice triomphante, le jour de sa pleine gloire !

Allégresse et reconnaissance !... C'est aujourd'hui le cri spontané de nos âmes. Mais j'en soupçonne, parmi vous, à qui ce cri fait mal. Ce sont les pauvres parents, ce sont les pauvres veuves, ce sont les pauvres orphelins, ce sont les pauvres fiancées qui essaient bien de sourire à la victoire, mais qui ne peuvent ni ne veulent échapper à la torture de leur deuil... Oh ! com-

me je les comprends ! Lundi, j'attendais, comme tout le monde, l'heureuse nouvelle. J'en trépignais d'impatience. Mais quand j'ai entendu le premier coup de canon, la pensée des morts s'est imposée à moi, et mes yeux se sont remplis de larmes... Eh bien ! à ceux et à celles d'entre vous que cette souffrance accable, j'aurai le courage de parler de joie et de gratitude. Je leur dis : Laissez-moi m'adresser à vous comme si nous étions dans l'intimité et si, nous entretenant de nos morts, nous mêlions nos souvenirs et nos larmes. Il vous semble que la victoire redouble votre supplice. Demandez-vous ce que vous deviendriez si la victoire nous avait été refusée. Quoi ! ceux que nous pleurons seraient morts pour rien ? Ce que nous avons enduré dans notre chair et dans notre âme, nous l'aurions enduré pour rien ? Et tandis que nos bien-aimés dormiraient dans la tombe d'un champ de bataille, l'ennemi insolent dicterait au monde ses exigences et détruirait ce qui fait pour nous la valeur de la civilisation et le prix de la vie ? Si ce malheur était arrivé, ceux qui sont morts nous auraient été ravis deux fois ; et, devant l'apothéose de l'iniquité, nous aurions pleuré, non seulement sur nos bien-aimés, mais sur tout ce qu'ils avaient voulu sauver...

Bénissons donc la victoire. Bénissons-la à cause de nos morts. Elle est l'exaucement de leurs prières, elle est le fruit de leurs sacrifices,

elle est l'accomplissement glorieux de ce qu'ils ont rêvé, de ce qu'ils ont voulu. Ne refusons pas de sourire à ce qu'ils ont espéré, à ce qu'ils ont acclamé par avance. Ne refusons pas de communier dans l'allégresse avec ces vivants qui n'ont fait que changer d'affectation.

Disons tout : au contraire de ce que d'aucuns peuvent penser, ce sont les affligés qui ont, entre tous, qualité pour acclamer la victoire. Ceux qui s'en vont chantant dans les rues ne savent pas toujours au juste pourquoi ils sont si heureux. Ils ne le savent qu'à proportion de ce qu'ils ont donné pour la cause sainte qui triomphe. Mais, pour ceux qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes, la victoire est quelque chose de singulièrement sacré. Ils ont tremblé pour elle aussi longtemps qu'elle n'était pas acquise. Si elle n'avait pas été complète, il leur aurait semblé que quelque chose était volé à leurs bien-aimés. Elle est là, totale, éblouissante, plus belle qu'on aurait jamais osé la rêver. Qu'elle soit bénie ! Et ce monde nouveau qui va surgir, avec quelle ferveur nous le saluerons, avec quelle tendresse nous voulons entourer sa naissance, avec quelle âpreté nous le défendrons contre ceux qui voudraient le saboter : il y a, dans ses fondements, de notre chair et de notre sang. Ce n'est pas seulement la victoire que nous acclamons, la victoire qui est déjà d'hier ; c'est tout ce qui sortira d'elle, c'est tout ce que Dieu attend d'elle.

Allégresse et reconnaissance !... Oui, mais à condition que tous fassent leur devoir, tout le devoir qui s'impose à eux. Et je pense tout particulièrement à vous, jeunes hommes et jeunes filles, qui êtes venus ici vous associer à la joie nationale, prendre votre part des émotions qui nous font vibrer, et joindre à nos actions de grâces les vôtres. Il nous est bienfaisant de vous sentir tout près de nous dans une heure aussi solennelle. Mais ne vous y trompez pas : de l'attitude que vous allez prendre à l'égard de la vie et de ses obligations dépendent les sentiments de révolte ou de paix chez ceux qui ont livré pour la patrie et pour tout ce qu'elle symbolise le meilleur d'eux-mêmes. Après quelques instants d'émotion, ne vous installez pas égoïstement dans une sécurité que vous n'avez pas conquise. Réfléchissez à tout ce qu'une élite disparue a fait à votre place et pour vous. Réfléchissez à ce que, dans un avenir prochain, elle aurait donné. Réfléchissez à l'appauvrissement humain que sa disparition représente. Réfléchissez qu'il faut à tout prix que ces pertes soient compensées, que vous le devez à vos aînés qui ont souffert et qui sont morts pour que vous soyez épargnés, et que le devoir strict de chacun de vous est de valoir dix fois ce qu'il aurait valu en des circonstances banales. Réfléchissez que celui d'entre vous qui, sachant tout cela, se dérobera, sera tout simplement traître à ses aînés,

traître à la France, traître à l'humanité, traître à Dieu. Mais pourquoi vous inviter à y réfléchir ? Vous l'avez fait depuis longtemps ; et si vous êtes ici, c'est parce que votre parti est pris des dévouements nécessaires. Cette consécration, dont la pensée vous poursuit, faites-en une réalité glorieuse et sainte. Ne vous détournez pas, quand vous sentez le regard interrogateur des mères en deuil et des veuves se poser sur vous. Laissez ce regard pénétrer jusqu'au plus profond de vous-mêmes et y apporter ce que Dieu entend y ajouter, son appel à tout ce qu'il y a de meilleur en vous. Faites à cet appel la réponse que Dieu espère, et vous verrez les mères en deuil et les veuves redevenir capables de sourire à la victoire ; leur sourire, exprimant une allégresse calme et une reconnaissance intime, ira, à travers leurs larmes, vers vous qui continuerez la victoire des morts et vers Dieu qui sera le vrai Vainqueur.

Raoul ALLIER.

 

LES LEÇONS DU PATRIOTISME DANS DÉMOSTHÈNE (1)

Il y avait un demi-siècle à peine que la puissance d'Athènes avait succombé dans la lutte contre Sparte. Le glorieux cinquième siècle, qui avait débuté par les victoires contre les Perses, à Marathon, à Salamine et à Platées, s'achevait pour elle dans la paix humiliante que lui dictait Lysandre. Ce fut alors, en Grèce, la brutale hégémonie de Sparte, puis la révolte victorieuse de Thèbes, conduite par Pélopidas et Epaminondas. Vers le milieu du quatrième siècle surgit, au nord de la Grèce, une puissance neuve, qui s'apprête à mettre à profit les discordes des Etats helléniques : la Macédoine, restée jusqu'alors étrangère à leur histoire et à leur civi-

(1) Les pages qui suivent — on s'en apercevra au tour de plusieurs phrases — ont été écrites au printemps dernier, sous l'impression des angoisses qui étreignaient alors tous les cœurs. Je n'ai rien voulu y changer. Elles resteront comme un écho de ces heures douloureuses. Grâces à Dieu, notre patrie a échappé à un destin pire que celui dont Athènes était menacée au temps de Philippe ; mais les leçons que la guerre a suggérées resteront utiles pour la paix qui, elle aussi, réclame l'énergie des volontés, la prévoyance et l'organisation, le sacrifice des égoïsmes et le culte d'un haut idéal national.

lisation, un pays de « barbares », suivant le nom que donnaient les Grecs à tout ce qui était étranger, conduite par un prince intelligent et ambitieux, intervenait dans les affaires des cités grecques, sur lesquelles elle ne devait pas tarder à asseoir sa prépondérance définitive.

Dans ce drame, qui consomme la sujétion d'Etats affaiblis et fatigués au bénéfice d'une nation plus jeune, vigoureuse et conquérante, il n'y a en somme qu'une de ces vicissitudes banales, qui se sont maintes fois reproduites dans l'histoire du monde. Pourquoi donc celui-ci a-t-il retenu spécialement l'attention ? C'est tout d'abord qu'il s'agit ici d'Athènes, dont la fortune, à tant d'égards, avait été incomparablement brillante et intéresse la civilisation humaine tout entière. Mais l'intérêt du drame va surtout à Démosthène, qui fut l'apôtre de la résistance. Dans les circonstances tragiques où se jouait le destin de son pays, il fut le héraut du plus ardent patriotisme, soutint un effort persévérant de vingt années pour ranimer l'apathie de ses concitoyens, et, s'il ne réussit pas à détourner d'eux la conclusion presque fatale d'un conflit disproportionné, sauva l'honneur de son pays. Cette voix, qui est parvenue jusqu'à nous, a gardé tout le frémissement de la lutte. A entendre aujourd'hui le grand orateur, dans les heures tragiques que nous avons vécues et que nous vivons encore, nous le sentons tout près de nous.

Il eut à combattre une puissance ennemie, dont les prétentions, la politique et jusqu'aux démarches rappellent singulièrement celles de l'ennemi qui nous assaille, et, à l'intérieur, des adversaires que nous avons connus chez nous et qui produisaient, pour excuser leurs défaillances ou leur lâcheté, des arguments identiques à ceux que nous entendons de nos jours ; il ne cessa de dénoncer, chez ses concitoyens, des faiblesses ou des tares dont, nous aussi, nous avons souffert et dont nous avons failli être les victimes. Je m'imagine que les accents de son éloquence, clairvoyante, mordante, généreuse, éveilleront en nous plus d'un rapprochement émouvant.



Lorsque Démosthène fit ses débuts dans la vie politique, la lutte contre Philippe, qui devait se prolonger, tour à tour déclarée ou sournoise, pendant une vingtaine d'années, était engagée. Le roi de Macédoine, dès son avènement, avait montré ce qu'il était : très actif, très intelligent, bon capitaine et diplomate retors, capable à l'occasion d'actions hardies, mais non moins habile à profiter des circonstances, au surplus dépourvu de tout scrupule de morale, il arrivait à un moment où les Grecs, déchirés par une longue suite de discordes, lui offraient une proie mûre. Il créa une armée, qui fut un chef-d'œu-

vre d'organisation puissante, celle qui, sous son fils Alexandre, devait avoir raison de l'empire perse ; mais en même temps, il poussa à l'extrême l'art d'exploiter les rancunes des Grecs divisés entre eux aussi bien que leur veulerie générale. Aussi bien n'a-t-il garde d'afficher des prétentions insolentes qui risqueraient de grouper contre lui un faisceau de résistances ; son plus grand souci est de ménager l'opinion. Quand il entre en Grèce, c'est sous le prétexte de défendre contre les Phocidiens sacrilèges la sainteté de Delphes et de protéger les opprimés. Il ne cesse, et jusqu'à la veille de Chéronée, de protester de son amour pour la paix. Ses déclarations trompent beaucoup d'honnêtes gens : témoin Isocrate, dont l'optimisme utopique persistera à voir en lui le champion de l'hellénisme ; il séduira d'autres partisans, comme le vain et orgueilleux Eschine ; des largesses, abondamment distribuées, achèveront de lui gagner, dans les diverses cités, les politiciens faméliques qui, traîtres conscients ou non, s'emploieront à endormir la vigilance de leurs concitoyens.

Démosthène, dès le premier jour, a vu toute l'étendue du danger qui menaçait, avec Athènes, la Grèce tout entière. Ce n'est pas que le territoire de l'Attique fût immédiatement à la merci d'un coup de main. Athènes possédait, sur le littoral de la Macédoine, en Chalcidique, en Thrace, dans la Propontide, tout un cordon de

places fortes, débris de son ancien empire maritime, avec l'alliance de quelques cités indépendantes, comme Olynthe, qui lui assuraient, avec les richesses des mines et des forêts du Nord, son ravitaillement en blé, venu en grande partie du Pont Euxin. Toutes ces places, Amphipolis, Potidée, Méthone, tombaient l'une après l'autre, par la ruse ou par la force, aux mains de Philippe, qui occupa alors la Thessalie et ne fut arrêté qu'aux Thermopyles. Le péril était flagrant ; il s'accrut encore lorsque la même année, en 352, Philippe s'avança en Propontide, d'où il pouvait couper le passage de l'Hellespont. C'est dans l'émotion de cette nouvelle que retentit le clairon de la 1e *Philippique*. Le bruit venait de courir que Philippe était malade, puis qu'il était mort ; cela suffit pour que l'on fût tout disposé, à Athènes, à abandonner le projet d'une expédition de secours qui avait été décidée.

« Quand donc, Athéniens, quand ferez-vous ce qu'il faut ? Quel événement attendez-vous ? — Que ce soit nécessaire, dites-vous. — Mais comment juger ce qui nous arrive aujourd'hui ? Pour ma part, j'estime que, pour des hommes libres, la plus pressante des nécessités, c'est la honte qui résulte des événements. Voulez-vous, dites-moi, continuer à circuler sur la place publique en vous demandant les uns aux autres : Quoi de nouveau ? — Eh ! quoi de plus nouveau qu'un homme de Macédoine victorieux

des Athéniens et faisant la loi à la Grèce ? — Philippe, dit-on, est mort. — Non, mais il est malade. — Eh ! que vous importe ? Qu'il lui arrive malheur, et vous aurez vite fait de susciter un autre Philippe, si vous n'accordez pas à la situation plus d'attention : car Philippe a moins grandi par sa propre force que par votre négligence » (1e *Philipp.*, 10-11).

De cette apathie, les premiers responsables sont les mauvais conseillers qui ont l'oreille du peuple. Beaucoup d'entre eux sont de vils traîtres, simplement vendus à l'ennemi. Les harangues enflammées de Démosthène ne cessent de dénoncer les ravages exercés par l'or du roi. Et nous aurions peine à croire à la puissance redoutable de la vénalité, si les humiliantes expériences que nous avons faites nous-mêmes ne nous avaient révélé que les mêmes procédés ont cours dans tous les temps et trouvent mille moyens insidieux pour amollir les énergies. Mais laissons ces turpitudes : aussi bien les traîtres ne trouveraient-ils aucun crédit s'ils ne s'adressaient à des esprits déjà prédisposés à accueillir les sophismes.

Parmi les hommes politiques dont Démosthène accuse la funeste influence, il y a les orateurs qui sont plus jaloux d'être les courtisans du peuple que ses sages conseillers, attentifs à maintenir leur crédit personnel, fermant les yeux sur l'avenir, accusant, calomniant ceux qui prêchent

l'énergie (3e *Philipp.*, 2). Ils appartiennent à la catégorie de ceux que nous appellerions les pacifistes à tout prix, ou, d'un mot qui a fait fortune, les défaitistes. « Vient-on à parler de Philippe ? aussitôt l'un d'eux se lève : Quel trésor que la paix ! Quel fardeau qu'une grande armée à entretenir ! C'est le pillage de nos finances que l'on veut ! — Avec de semblables discours, ils vous arrêtent, et ménagent à cet homme un loisir tranquille pour l'exécution de ses desseins. De là résultent pour vous ce repos, cette inaction, plaisirs qui, je le crains fort, vous paraîtront un jour bien chèrement achetés ; et pour eux, vos bonnes grâces, avec le salaire de leurs intrigues. Je pense, moi, que ce n'est pas à vous qu'il faut persuader la paix, à vous, déjà persuadés et pacifiques, mais à celui qui vous fait la guerre. Ensuite, il faut regarder comme un fardeau, non pas ce que nous dépensons pour notre sûreté, mais les maux qui nous attendent, si nous ne voulons rien dépenser..... Les peuples voient ce prince déployer ses étendards, outrager l'équité, s'emparer de nos villes, et nul, parmi ces gens-là, ne réclame contre ses injustices, contre ses iniquités. Qu'un orateur vous conseille de ne pas les souffrir, de veiller sur vos possessions, c'est lui qu'ils accusent de rallumer la guerre ! » (*Cherson.*, 52-56).

Au reste, qu'Athènes jette un regard autour d'elle : nombreuses sont les cités dont le sort est

aujourd'hui lamentable, parce qu'elles se sont abandonnées à la molle espérance que Philippe userait cnvers elles de modération et ont désarmé devant lui : « Vous cherchez peut-être avec étonnement pour quelle raison Olynthe, Erétrie, Oréos écoutaient avec plus de plaisir les partisans de Philippe que leurs propres défenseurs. Cette raison, vous la trouverez chez vous : c'est que les sages conseillers du peuple ne peuvent pas toujours, quand ils le voudraient, tenir un langage agréable ; car il faut, avant tout, aviser au salut de l'Etat ; mais les traîtres n'ont qu'à flatter les citoyens pour travailler au succès de Philippe. — Apportez votre argent ! disaient les uns. — Non, répondaient les autres, point de taxe ! — Guerre et méfiance ! était le cri des premiers. — La paix ! la paix ! répétaient les seconds jusqu'à la catastrophe. — Même opposition dans tout le reste, que j'abrège. Chez ceux-ci la parole avait donc pour but le plaisir du moment, le besoin d'écarter tout ennui ; les discours de ceux-là auraient sauvé la patrie, mais ils leur attiraient la haine. Qu'ont fait ces peuples ? ils ont à la fin jeté le fardeau de leurs affaires... Voilà, j'en atteste Jupiter et Apollon, voilà le sort que j'appréhende pour vous... Aussi l'aspect des citoyens qui vous poussent sous le joug me fait frémir d'horreur et d'effroi : car, soit perfidie, soit aveuglement, ils jetteront leur patrie dans l'abîme. Loin de vous, ô Athéniens,

un sort aussi funeste !... Quelle honte, cependant, de s'écrier un jour, après quelque catastrophe : Grand Jupiter, qui s'y serait attendu ? n'aurait-on pu prendre tel parti, éviter tel piège ? Mille réflexions de ce genre qui, faites à temps, auraient pu sauver les peuples, seraient aujourd'hui faciles aux habitants d'Olynthe, et d'Oréos, et aux Phocidiens, et à chacune des républiques qui ont succombé : mais à quoi bon ? Tant qu'un navire, grand ou petit, n'est pas encore perdu, matelots, pilote, passagers, doivent tous concourir avec ardeur à empêcher la perfidie ou l'imprudence de le faire périr ; mais les vagues l'ont-elles surmonté ? tout effort devient inutile » (3e *Philipp.*, 63-69).

Si Démosthène attaque avec tant d'âpreté les mauvais conseillers qui endorment Athènes, c'est qu'il voit bien que l'esprit public est trop souvent leur complice. Au fond, le désir de la paix était général, et toute illusion qui flattait ce désir avidement accueillie. Les Athéniens restaient sensibles aux grands mots de patriotisme, d'honneur, de gloire, mais cette émotion restait superficielle et sans action profonde sur leur conduite. Ils avaient renoncé aux vastes espoirs de jadis. Capables, par intermittence, sous le coup d'un échec ou d'une humiliation inattendue, d'un mouvement d'indignation, pour l'ordinaire ils agissaient sans conviction, et les décrets qu'ils prenaient pour parer à quelque danger immédiat

n'étaient que rarement suivis d'effet. L'effort soutenu leur coûtait. Les déceptions de cinquante années, depuis le désastre de la guerre du Péloponèse, avaient détendu leur ressort ; avides surtout de jouissances matérielles, ils étaient fatigués de vouloir et d'agir ; ils répugnaient au service militaire comme aux sacrifices d'argent, et, pour la garde de leurs possessions lointaines, attaquées par Philippe, s'en remettaient à des armées de mercenaires, qu'ils payaient mal. Comment, dans ces conditions, pouvait-on espérer endiguer les progrès de la Macédoine ? On comptait sur la chance, sur les hasards heureux, sur l'imprévu. Dissiper ce mol optimisme, l'oreiller commode d'un peuple résigné à l'abdication ; ouvrir les yeux à la réalité, qui est menaçante ; guérir la maladie de la volonté, dont se meurt Athènes : c'est toute la substance des nombreuses harangues désignées sous le nom commun de *Philippiques*.

Agir, et moins parler : ce précepte revient avec l'insistance d'un refrain. « Lorsqu'on vous parle, Athéniens, des intrigues de Philippe et de ses continuels attentats contre la paix, ces discours, où vous êtes loués, vous semblent l'expression même de la justice et de l'humanité, et l'invective contre Philippe a toujours à vos yeux le mérite de l'à-propos ; mais qu'exécutez-vous ? rien, je puis le dire, qui réponde à l'empressement avec lequel vous écoutez ces discours...

Pour arrêter dans sa course un usurpateur, il faut des actions, non des paroles... Faut-il faire échouer ses entreprises actuelles ? vous restez plongés dans l'inertie. De là, par une conséquence naturelle et inévitable, vous réussissez, vous et Philippe, dans ce qui est l'objet propre de votre ambition respective, lui dans l'action, vous dans les paroles » (2e *Philipp.*, 1-4). Et ailleurs : « Quand nous avons parlé, Philippe s'arme, il s'avance, prêt à tenter la fortune avec toutes ses forces ; et nous, nous restons en repos, satisfaits, les uns d'avoir péroré sur notre bon droit, les autres d'avoir écouté : aussi, par une conséquence naturelle, les actions l'emportent sur les paroles » (4e *Philipp.*, 3).

Cessons, poursuit Démosthène, de perdre notre temps à des discussions stériles ; sachons prévoir, sachons prendre à temps les décisions utiles, reprenons l'initiative que nous avons toujours laissée à Philippe : « Savez-vous pourquoi les grandes fêtes, Panathénées et Dionysiaques, sont toujours célébrées aux époques prescrites,... alors que toutes vos flottes arrivent après coup, et à Méthone, et à Pagases, et à Potidée ? C'est que celles-là sont toutes réglées par la loi ; c'est que chacun connaît à l'avance le chorège, le gymnasiarque de sa tribu (1), ce qu'il doit faire,

(1) Les concours dramatiques ou athlétiques étaient engagés entre des chœurs ou des équipes appartenant aux diffé-

quand, par quelles mains et quelles sommes il recevra ; là, rien n'est imprévu, indécis, négligé : mais, pour la guerre et les armements, nul ordre, nulle règle, nulle précision. A la première alerte, nous nommons les triérarques (1), nous procédons aux échanges des biens (2), nous envisageons les ressources financières. Ces préliminaires terminés, nous décrétons l'embarquement des étrangers domiciliés, puis des affranchis, puis des citoyens. Les délais se prolongent, et déjà nous avons perdu les places vers lesquelles nous devrions cingler. Car le temps d'agir, nous le consumons à préparer : cependant l'occasion n'attend ni notre lenteur, ni nos délais... Pour bien conduire une guerre, il faut, non suivre les faits, mais en prendre la direction ; semblables au général dont le rôle est de conduire ses troupes, les conseillers du peuple doivent donner l'impulsion aux affaires et exécuter les décisions prises, au lieu d'en être réduits à courir après les événements... Votre attitude à la guerre ressem-

rentes tribus ; les chorèges et gymnasiarques, désignés au sort parmi les catégories imposables de citoyens, avaient la charge d'équiper et d'instruire les contingents des tribus pour ces concours.

(1) La triérarchie, comme la chorégie et la gymnasiarchie, était une charge imposée aux citoyens les plus riches ; elle consistait dans l'armement d'un navire.

(2) Un citoyen, chargé d'un des services publics, comme la chorégie ou la triérarchie, pouvait le rejeter sur un autre plus riche que lui et, si cet autre refusait, lui proposer un échange de fortune.

ble au pugilat tel que le pratiquent les barbares. Un lutteur a-t-il reçu un coup ? vite il y porte les mains. Le frappe-t-on ailleurs ? tout aussitôt ses mains s'y appliquent. Mais parer, regarder fixement l'antagoniste, il ne le sait, il ne l'ose. Ainsi apprenez-vous que Philippe est dans la Chersonèse ? décret pour secourir la Chersonèse; aux Thermopyles ? décret pour les Thermopyles; sur quelque autre point ? vous courez, vous montez, vous descendez à sa suite. Oui, vous manœuvrez sous ses ordres, n'arrêtant vous-mêmes aucune mesure militaire importante, ne prévoyant absolument rien, attendant la nouvelle du désastre d'hier ou d'aujourd'hui » (1e *Philipp.*, 35-41). Il y a un peu plus de vingt-trois siècles que ces paroles ont été prononcées : qui dira qu'elles ont perdu aujourd'hui de leur force, et que leur sens s'est émoussé ? Se laisser manœuvrer par un adversaire décidé, se mettre à la remorque des événements, être en retard d'un projet ou d'une initiative : n'est-ce pas toujours la faute capitale en politique comme à la guerre? A chacun de conclure, d'après les souvenirs d'expériences douloureuses, si nous n'avons pas trop souvent pâti de ce mal, dont les Athéniens ont été victimes.

L'analyse de Démosthène va plus profondément encore. Il est rare que les grands mots, les appels aux nobles sentiments et aux décisions viriles ne trouvent pas un écho chez le peuple

assemblé. La foule est capable d'enthousiasme, et dans un généreux élan décrète les sacrifices nécessaires. Mais s'agit-il de passer à l'exécution, aussitôt ce beau feu s'éteint. Pourquoi cet avortement ? C'est que la collectivité est anonyme et irresponsable ; chacun, dans l'assemblée réunie, jouit à peu de frais du plaisir de se sentir héroïque ; mais quand le citoyen rentre chez lui et qu'il est sommé de remplir personnellement son devoir, il se dérobe ; il ne songe plus alors qu'à se dispenser de l'effort, et à s'en décharger sur le voisin : faiblesse trop humaine, et qu'on retrouve même aux époques héroïques ; Athènes, comme nous, connaissait les *embusqués ;* seulement, le mal était singulièrement plus général et plus grave au temps de Démosthène, et il le combat avec son énergie ordinaire. De là son insistance à faire appel au sentiment du devoir chez chacun de ses auditeurs en particulier. « Le premier et le plus essentiel des préparatifs, c'est que chacun de vous soit disposé à faire son devoir avec empressement. » Là est en somme tout le secret du succès : « Si chacun, écartant tout subterfuge, s'empresse de subvenir, selon ses forces, aux besoins publics, les riches par des contributions, les jeunes en prenant les armes ; en un mot, si vous êtes résolus à ne dépendre que de vous-mêmes ; si chaque citoyen ne se berce plus de l'espoir que, dans son oisiveté, le voisin fera tout pour lui : alors, Dieu

aidant, vous retrouverez vos possessions, alors vous réparerez les malheurs de votre négligence, alors vous châtierez cet homme » (1e *Philipp.*, 7).

Voilà quelques-uns des thèmes essentiels sur lesquels insiste sans se lasser cette mâle éloquence. Souvent sévère, comme on l'a vu, et âpre dans la critique, elle n'a cependant jamais l'accent morose qui rebute ou abat le courage. Si elle condamne sans ménagements tant d'erreurs de jugement et de conduite, c'est afin de montrer le remède qui doit surgir de la connaissance même du mal. L'illusion sur les choses et sur soi-même est la mère de toutes les défaillances ; au contraire, la vue claire de la réalité et le sentiment des fautes passées est un principe d'austère assurance, et par là une condition de progrès. « Chose étrange, et qui n'en est pas moins vraie, l'excès de nos malheurs passés est le meilleur motif d'espoir pour l'avenir. Comment cela ? C'est que l'obstination à ne pas tenter un seul effort nécessaire, soit grand, soit petit, vous a seule réduits à cette situation déplorable. En effet, s'il en était ainsi malgré l'accomplissement de tous vos devoirs, alors seulement s'évanouirait l'espérance d'un sort plus heureux. Mais, jusqu'à présent, Philippe n'a triomphé que de votre paresse et de votre insouciance ; il n'a pas triomphé d'Athènes. Loin d'être vaincus, vous n'avez même pas été ébranlés » (3e *Philipp.*, 5).

***

Olynthe prise (348), et avec cette ville toute une confédération de républiques anéantie, leurs citoyens exterminés ou réduits en esclavage : ce fut la catastrophe qui décilla enfin les yeux les plus aveugles. Athènes espéra que ce coup serait ressenti par toute la famille hellénique ; elle députa auprès des autres Etats de la Grèce pour les entraîner contre l'ennemi commun. Mais ce fut inutile ; le souvenir des anciennes rivalités était, dans toutes ces cités, trop vivace pour que l'union se fît ; chacune d'elles s'obstina à mettre son espoir dans ce même Philippe et à s'imaginer qu'il la favoriserait au détriment des voisins. C'est cet état d'esprit que Démosthène rappelait plus tard non sans amertume : « Je n'ai cessé d'avertir, de protester, et chez vous, et partout où je fus envoyé en ambassadeur. Mais les villes étaient comme malades... Les particuliers, les multitudes ne prévoyaient rien, et goûtaient au jour le jour les délices de l'indolence. Partout, c'était le même mal. Chacun pensait que le danger pouvait bien tomber sur les autres, jamais sur lui, et même que, s'il voulait, il assurerait son propre salut par ce danger des autres » (*Couronne*, 45). Livrée à ses seules forces, Athènes dut subir la paix (346) ; mais le traité, désastreux en lui-même, contenait le germe de guerres futures en raison des droits qui étaient reconnus à Philippe d'intervenir dans les affaires de la Grèce. Quelques années plus tard, en

effet, sous un prétexte, il apparut brusquement en armes au sud des Thermopyles et prit la ville d'Elatée (339). Jamais Athènes n'avait été plus directement menacée ; les Thermopyles franchies, il n'y avait plus entre elle et Philippe que la Béotie, où le roi comptait de nombreux partisans et qu'il pensait gagnée d'avance à sa cause. Une émotion intense s'empara d'Athènes : le conseil et l'assemblée du peuple, convoqués d'urgence, tinrent une séance dont Démosthène nous a laissé le récit pathétique. Que faire ? que résoudre ? Le héraut public, suivant l'usage, appelle les citoyens à donner leur avis : « Qui veut prendre la parole ? » Personne ne se lève. Il recommence à plusieurs reprises ; personne encore. « Et pourtant tous les stratèges étaient là, et tous les orateurs ; et la patrie appelait un citoyen pour la sauver ! Car la voix du héraut qui se fait entendre quand les lois l'ordonnent, c'est la voix de la patrie » (*Couronne,* 170).

Dans le désarroi général, c'est Démosthène qui eut l'intuition du coup de partie à jouer : la réconciliation avec Thèbes. Espoir chimérique, semblait-il : car Thèbes, l'amie de Philippe, allait-elle partir en guerre aux côtés d'Athènes, sa vieille ennemie, dans le moment même où le roi de Macédoine campait presque à ses portes ? Elle s'y décida pourtant, gagnée à l'alliance par Démosthène, à qui ses compatriotes donnèrent le mandat d'aller plaider cette cause auprès d'elle.

On sait ce qu'il advint : la fortune des deux villes sombra ensemble dans les plaines de Chéronée (338).

Ainsi c'est à un échec définitif que devait aboutir, après tant de luttes, la politique ardente de Démosthène. Il avait fini, à force d'insistance, par se faire écouter ; mais les fautes initiales, qui sont souvent décisives, ont pesé sur les destinées d'Athènes, et son dernier effort ne la sauva pas. — Le grand patriote n'avait-il pas eu tort d'entraîner son pays dans une lutte inégale? Il ne manqua pas, après la défaite, d'accusateurs pour le lui reprocher ; les traîtres, les politiciens prudents et timorés, qui avaient si longtemps retardé les mesures de salut nécessaires, entreprirent de le discréditer pour se réhabiliter eux-mêmes. Le Discours sur la *Couronne* est l'écho à jamais mémorable de ces débats passionnés. Eschine, l'irréconciliable adversaire de Démosthène, intenta une action judiciaire contre un certain Ctésiphon, qui avait proposé de décerner une couronne au grand orateur en récompense de ses services : Démosthène prit la défense de l'accusé et ce fut pour lui l'occasion de justifier sa politique tout entière, y compris la dernière campagne, où la fortune des armes avait trahi son pays.

« Eschine, que devait faire notre ville, en voyant Philippe marcher à l'empire, à la domination de la Grèce ? Et moi que devais-je faire,

quels décrets proposer, moi, conseiller d'Athènes ? Je savais que, dans tous les temps, jusqu'au jour où je montai à la tribune, ma patrie avait combattu pour l'honneur et la prééminence ; que, par amour de la gloire, et dans l'intérêt des autres Grecs, elle avait sacrifié plus d'hommes et plus d'argent que tous les Grecs ensemble pour leur propre salut... Auriez-vous pu être assez lâches pour aller au-devant de Philippe et lui livrer la liberté de la Grèce ? Non, personne n'oserait le dire. Vous n'aviez qu'un parti à prendre, c'était d'opposer une résistance légitime à ses injustes entreprises. Athéniens, vous l'avez fait dès le principe, comme vous le deviez, comme l'honneur vous le commandait, et moi, je vous y ai poussés par mes décrets et par mes conseils (*Cour.*, 66-69). J'ai vu que cet homme voulait asservir les peuples, je m'y suis opposé, j'ai dénoncé ses desseins ; je vous ai appris à ne pas lui livrer la Grèce ; je l'ai combattu sans relâche » (*ibid.*, 72).

Le succès, il est vrai, n'a pas répondu aux espérances ; il a été pour l'agresseur, et le droit a succombé. Mais comment la justice d'une cause aurait-elle pour mesure la chance des combats ? « L'événement est ce que veulent les dieux. Mais le mérite de celui qui conseille se juge par le conseil même. Que Philippe ait vaincu, que la bataille ait tourné pour lui, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. L'issue du

combat dépendait des dieux, non de moi. Mais que je n'aie pas prévu tout ce qui était de la prévoyance humaine ; que je ne l'aie pas exécuté avec une droiture, une ardeur, une constance qui passaient mes forces ; que mes entreprises n'aient pas été toujours glorieuses, dignes d'Athènes, et en même temps nécessaires, Eschine, prouve-moi tout cela, puis accuse-moi. Que si une tempête plus forte que nous, que tous les Grecs ensemble, est tombée sur notre pays, que devais-je faire ? Quand l'armateur a tout prévu pour la sûreté de son navire, quand il l'a muni de tout ce qu'il croyait pouvoir le sauver, si la tempête vient l'assaillir, briser et détruire ses agrès, accusera-t-on cet homme du naufrage ? » (*Cour.*, 192-194).

Il n'est donc pas équitable de juger une décision sur les conséquences, ignorées au moment où elle est prise, que l'événement peut apporter. Mais ce n'est pas assez dire : dans un développement d'une admirable hauteur morale, Démosthène établit que le devoir est indépendant de toutes les contingences de la réalité, et qu'il oblige par lui-même : « Je vais dire une chose qui paraîtra sans doute étrange... Quand même l'avenir eût été manifeste pour tous, que tous l'eussent prédit, et que toi-même, Eschine, tu l'eusses annoncé, publié à grands cris, toi qui n'as pas ouvert la bouche, notre ville devait encore faire ce qu'elle a fait, pour peu qu'elle son-

geât à sa gloire, à ses ancêtres, à la postérité. Que peut-on dire aujourd'hui ? Que la fortune l'a trahie ; chose commune à tous les hommes, quand les dieux le veulent. Mais si, après s'être crue digne de commander aux Grecs, elle y eût renoncé, ou l'aurait accusée d'avoir livré la Grèce entière à Philippe... De quel front, grands dieux, soutiendriez-vous les regards de tous les étrangers qui affluent dans Athènes, si par notre faute nous fussions tombés où nous sommes, si Philippe eût été nommé chef et maître et que, pour empêcher ce déshonneur, d'autres eussent combattu sans nous ? sans nous qui, dans tous les temps, avons préféré d'honorables dangers à une honteuse sûreté ! » (*Cour.*, 199-200). Il faut encore citer la célèbre conclusion de cette belle page d'éloquence : « Si, condamnant Ctésiphon, vous condamnez ma politique, vous paraîtrez avoir failli et non avoir succombé sous l'injustice de la fortune. Mais, non, Athéniens, non, vous n'avez point failli en bravant les dangers pour le salut et la liberté de la Grèce, j'en jure par vos ancêtres, par ceux qui ont couru à Marathon au-devant du péril, par ceux qui se sont rangés en bataille à Platées, par ceux qui ont combattu sur leurs vaisseaux à Salamine, à l'Artémision ; et par tant d'autres braves qui reposent dans les tombeaux publics (1). Athènes les a tous jugés

(1) On sait que c'était l'usage, à Athènes, de faire des funérailles solennelles aux soldats morts pour la patrie et de leur donner une sépulture nationale.

dignes des mêmes honneurs, de la même sépulture ; tous, entends-tu, Eschine ? et non pas seulement les heureux et les vainqueurs. Ce fut justice, car, pour le devoir de braves citoyens, ils l'avaient tous rempli ; quant à la fortune, ils ont eu celle que les dieux leur ont donnée. » (*Cour.*, 207-208).

Cet admirable mouvement oratoire n'a sans doute besoin d'aucun commentaire. Pour justifier sa carrière d'homme politique, Démosthène a révélé à quelle source profonde s'alimentaient les principes qui l'avaient guidé ; et du même coup, il a défini l'éminente noblesse du devoir patriotique et le caractère impératif qui s'attache à ce devoir. Invinciblement, la pensée se reporte ici à la fameuse maxime de Guillaume d'Orange, dont l'inspiration au fond est la même, bien que la forme en soit d'un stoïcisme plus sévère et plus abstrait : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »



Dois-je m'excuser, en terminant, d'avoir ramené l'attention sur ce duel, classique entre tous, de Démosthène et de Philippe, qui est un des épisodes les plus connus de l'antiquité ? Les discours de l'orateur athénien étaient autrefois d'une lecture courante dans nos classes, et les morceaux que j'ai cités sont, avec quelques au-

tres, de ceux que l'on apprenait par cœur. Peut-être sont-ils aujourd'hui moins familiers aux jeunes générations. Et quant à ceux mêmes qui les connaissent, je me persuade qu'ils les reliront, à la lumière des événements que nous traversons, avec un intérêt renouvelé. Malgré la différence des temps et des circonstances, les problèmes qui se posaient alors étaient sensiblement les mêmes : quelques-uns des maux dont nous avons souffert étaient ceux que Démosthène combattait autour de lui, et l'idéal qu'il prêchait à ses contemporains n'est pas autre que celui pour lequel nous consentons encore de douloureux sacrifices. A travers les siècles qui nous séparent, cette voix éloquente nous parle un langage qui est toujours de saison, celui qu'il faut pour stimuler nos volontés et nous dicter le devoir.

F. Durrbach,
professeur à l'Université de Toulouse.



GLANURES SPIRITUELLES

L'auteur de la Prière que l'on va lire, Jean Bouvier, était né le 26 mars 1896 à Montceau-les-Mines. Il a été tué le 18 avril dernier dans l'offensive de Champagne. Nous empruntons ces pages au *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université* (numéro du 15 mai 1918). Elles ont été écrites d'un seul élan. Nous ne croyons pas en fausser l'allure en nous permettant d'y introduire ici, pour la facilité de la lecture, quelques alinéas.

Prière dans mon abri !

Accordez-nous, mon Dieu, d'agir dignement, sans calculer nos poses et sans heurter nos croyances. Ayons toujours devant nous, comme une unité de mesure, la vision concrète de votre croix. Alors il n'est point de sacrifice qui puisse nous sembler exagéré, pas de tâche trop lourde, pas d'œuvre indigne, pas de satisfaction humaine suffisante, pas de repos, pas de crainte, pas de retard permis. N'ayons jamais à nous dédoubler. Sachons nous-mêmes à quoi nous en tenir sur nous-mêmes ; trouvons-nous, aux instants critiques où l'on n'a pas le temps de réfléchir, tels

que nous sommes aux instants de vie intérieure, qui seule à proprement parler compte comme vie.

Vous nous avez donné une mission et une liberté. Ne permettez pas que notre volonté fasse un mauvais usage de la seconde et oublie la première. Faites-nous sentir le poids et le prix de la responsabilité. Laissez-nous croire à la prédestination, sans croire à la fatalité. La seconde anéantit l'idée d'individu, l'idée de personne morale. La première permet l'initiative, le mérite, la culpabilité. Le fatalisme, qui fait, — dit-on par erreur, — la force des musulmans, anéantit nos forces et nous rend passifs devant la vie comme devant la mort. Le sens de la prédestination, qui nous humilie auprès de la souveraine majesté de Dieu, nous grandit en nous rappelant son infinie bonté et sa confiance en nous, dans la mission qu'il nous donne.

Faites de nous des hommes qui n'aiment pas seulement les idées, car trop souvent ceux-là s'arrêtent aux mots. Donnez-nous le goût de l'action individuelle et collective. Donnez-nous le sens des disciplines et des unions qui font la force. Permettez-nous de traduire concrètement notre idéal moral : que son impulsion ait un résultat et que nous soyons des hommes d'action et de mouvement.

Donnez-nous le goût des faits, le goût du réel qu'avaient nos pères, mais ne nous laissez pas confondre, comme nous pourrions y être expo-

sés, réel avec matériel. Rappelez-nous que le mystère est réalité lui aussi, que l'au-delà, pour être invisible, n'en existe pas moins, que les institutions fondées sur cette réalité ne trompent point et ne changent point, tandis que toutes les théories scientifiques sont incertaines de leur nature et sujettes à changement. Apprenez-nous à aimer la science en n'y voyant pas une fin en soi, à la posséder sans orgueil, à ne pas nous laisser posséder par elle.

Donnez-nous la patience d'attendre que le grain germe sans en hâter l'éclosion, sans convoiter l'argent ni le bien-être. Donnez-nous le courage de conserver notre foi en ne la cachant point, de lutter pour elle en étant dignes d'être ses champions. Donnez-nous le respect de l'amour, et apprenez-nous à nous aimer en Vous, parce que Vous ne passez point et que Vous êtes le Rédempteur. Donnez-nous la paix de l'âme et la vision de toutes choses en Vous.

Défendez-nous de parler trop ; apprenez-nous les veilles solitaires et l'ardeur des réflexions muettes. Laissez-nous la gaîté qui est saine et qui Vous rend hommage. Apprenez-nous à demeurer robustes parmi les tourmentes et fermes dans notre confiance en la justice. Apprenez-nous la fraternité avec laquelle il n'est plus besoin d'égalité. Apprenez-nous une fraternité active qui ne se borne pas à des effusions sentimentales. Conservez-nous le respect des ancê-

tres, de la famille, des petits enfants. Laissez-nous admirer les beautés de votre création et les chanter éperdument. Laissez-nous, sans panthéisme, nous plonger dans le monde intégral, c'est-à-dire le monde visible et le monde invisible. Laissez-nous participer à la vie des corps et à celle des âmes. Unissez-nous aux morts, aux saints, à Vous-même. Sachons apercevoir partout votre ombre et sentir passer la grâce en ondes innombrables.

Eclairez-nous et faites-nous comprendre pourquoi il ne faut pas demander pourquoi. Montrez-nous que le mot comprendre, dans son sens absolu, contient à lui seul tout l'orgueil, que nous ne pouvons rien pleinement comprendre, alors que nous pouvons tout croire. Montrez-nous que l'infini nous entoure, nous écrase, nous impose de croire à lui. Empêchez-nous d'arrêter notre vue aux barreaux de la cage et montrez-nous plus loin les plaines radieuses. Aidez-nous à supporter les petites misères qui sont plus destructives que les grandes. Gardez-nous des impatiences et des révoltes, des malédictions et des doutes. Donnez-nous l'humilité d'esprit et de cœur et dès lors, rien en nous ne fera obstacle à la foi, à l'espérance et à la charité. Rappelez-nous que des millions d'hommes ont cru en Vous, qui furent plus intelligents et plus vertueux que nous. Interdisez-nous cette insolence de nous croire des inventeurs ou des

créateurs ; dans ce monde qui nous environne, l'homme ne fait pas d'inventions, il ne fait que des découvertes.

Ne nous laissez pas préférer le nouveau à l'éternel. Donnez-nous le sens de la tradition : il nous donnera celui du progrès. Apprenez-nous à Vous prier, mon Dieu, pour que nous nous connaissions et que nous soyons toujours en votre présence, pour que nous ayons une conscience, un contrôle, un témoin, une vie intérieure. Et apprenez-nous à vénérer votre Eglise, parce qu'elle nous dispense vos sacrements et nous rappelle votre parole, parce qu'elle est l'auxiliaire nécessaire qui soutient nos souffrances et nous guide le long de la route qui mène à Vous.

J.-J. Bouvier.

13 février 1917.
Redoute des Tirailleurs.

 

NOS TABLETTES D'OR

NOS MORTS

La guerre est terminée. Depuis plus de quatre ans, mois après mois, nous parlons ici de nos morts et nous essayons de dire ce que nos camarades ont été ; nous essayons surtout de les entendre eux-mêmes une fois de plus. Nos « Tablettes d'Or », quand elles seront terminées, auront été un des martyrologes les plus émouvants de la jeunesse chrétienne. A cette heure si solennelle, nous éprouvons le besoin d'énumérer les noms de ceux qui nous ont été ravis et sur lesquels nous n'avons pas encore publié de notices. Ce sont, dans l'ordre où nous avons appris leur décès :

Emile Essertier, Jacques Lantz, Daniel Saintenac, Eric Desbrousses, André Woerner, Jean-Jacques Wuillamier, John-T. Bost, André Vivier, Henri Robert, Jacques Ducros, Henri Ducasse, Frédéric Faivre, André Combe, Jean Hébert, Minssen, Alfred Chopin, Jean Forsans, Gaston Biville, André Casalis, André Dumas, Coularou, Charles Grauss, Robert Forsans, Jean Wagner, Alexandre de Faye, Vincent Hollard, Henri Bre-

ton, Georges Lutzius, Charles Grébert, Henri Lafont, Fernand Vioujas.

Nous voudrions faire connaître à tous nos amis les trésors d'affection et de dévouement qu'il y avait chez tous ces disparus. Sur quelques-uns, il ne nous sera pas possible de publier les notices rêvées. Pour tel ou tel d'entre eux, nous nous sommes heurtés à des scrupules devant lesquels nous sommes obligés de nous incliner et qui nous privent des documents qui nous auraient été indispensables. Pour quelques autres, notre silence est dû tout simplement à notre ignorance et à l'impossibilité où nous sommes d'en sortir. Mais nous ne manquerons pas de publier toutes les notices que nous pourrons rédiger. Ce travail renouvelle sans doute notre deuil ; mais il nous aide aussi, d'une certaine façon, à posséder mieux ceux que la mort ne nous a pas entièrement ravis.

Robert Ragaz est né le 28 août 1897 à Beaumontel, canton de Beaumont-le-Roger (Eure). Il a été élevé à la campagne, auprès de ses parents qui l'ont enveloppé de leur foi tranquille, et a fréquenté l'école communale jusqu'à l'âge de douze ans. Il aimait la vie au grand air et était passionné de sport. Il entra au lycée Corneille à Rouen, où il resta jusqu'au début de juillet 1915. C'est dans cette période de sa vie à Rouen qu'il a été connu très intimement par notre ami,

M. Georges Lauga. Celui-ci nous écrit : « J'ai eu Robert Ragaz comme catéchumène de 1910 à 1912. Je l'avais déjà comme élève à l'école du dimanche où j'aimais à rencontrer son regard toujours attentif et d'un sérieux tout à fait exceptionnel. Comme catéchumène, son travail fut toujours soutenu. Il était peu expansif, mais sentait profondément, et les entretiens personnels que j'ai eus avec lui au moment de son entrée dans l'Eglise me révélèrent une âme de noblesse et de pureté dont la confiance candide me toucha profondément. Au lycée, il suivit, après son instruction religieuse, mes cours du mercredi soir et j'aimais chaque dimanche, au culte, à rencontrer ses yeux qui, suivant l'expression des Proverbes, « regardaient bien en face ». C'est surtout en 1914, pendant les premiers mois de la guerre, que je vécus tout près de lui. Son père nous l'avait confié, à ma femme et à moi, pour qu'il pût préparer, à notre foyer, la deuxième partie de son baccalauréat. Il travailla d'arrache-pied, avec une véritable frénésie. C'est que, dès le début, il rêvait, malgré ses seize ans et demi, de partir dans l'aviation pour laquelle il s'était passionné depuis près de quatre ans déjà. » Une volonté sage s'était opposée à un engagement prématuré. Son devoir était de terminer ses études secondaires. A plusieurs reprises, dans le cours de l'année 1914-1915, il essaya de fléchir la volonté qui l'empêchait de partir. Ce fut sans

succès d'ailleurs et ce fut chaque fois un véritable désespoir. Un témoin de cette affliction disait, un jour, à M. Lauga que souvent il l'avait vu rentrer du lycée, prendre rapidement son goûter, puis monter en sanglotant dans sa chambre : « Que ferai-je plus tard, répétait-il fréquemment, quand on me demandera comment j'ai passé la guerre ? Faudra-t-il répondre que je poursuivais mes études pendant que mes camarades tombaient. Oh ! partir, partir, et voler pour la France ! »

En attendant le départ rêvé, il employait ses moindres loisirs à résoudre des problèmes d'aviation. Jusqu'au bout, il a été préoccupé par le problème de la stabilisation de l'avion et, avant de mourir, il a pu déposer un projet qui a retenu l'attention des autorités de l'aviation. Enfin, en juillet, il fut reçu à son baccalauréat. Le jour même, il disait à son père : « J'ai tenu ma promesse ; à toi de tenir la tienne. J'ai 17 ans ; je peux m'engager dans l'aviation ; je te supplie de faire les démarches nécessaires. » Malgré des anxiétés bien naturelles, les parents acceptèrent le sacrifice. Les demandes furent faites et son engagement pour la durée de la guerre fut signé le 13 juillet 1915. Il fut incorporé au centre de Dijon, passa au camp d'Avor à Tours et fit un stage à l'école de tir aérien de Cazeaux, près d'Arcachon. Le 23 février 1916, il obtint son brevet de pilote et fut affecté à une escadrille de

chasse. « C'est ici, nous écrit M. Lauga, que je voudrais pouvoir vous communiquer des extraits des lettres que Robert m'écrivit de Dijon, puis de Tours, puis de Cazeaux, enfin du front. Chose curieuse et simplement émouvante, il ne séparait pas son amour de l'avion de sa foi en Dieu. Il rêvait de battre le record de la hauteur et me disait que je ne pouvais que l'approuver : « Quand je suis tout seul dans le ciel où mon « avion se cabre, m'écrivait-il un jour, et où j'ai « tant de joie à le mâter, je me sens plus près « encore de Dieu. » Puis, ce fut « la chasse ». Il obtint sa première citation et son galon de caporal par ses prouesses héroïques. Il était l'enfant aimé de son escadrille. Ses 17 ans et son regard si pur, si enfantin, son courage, qui faisait de lui, toujours, un volontaire des missions périlleuses, gagnaient tous les cœurs. Pourtant, il ne se sentait pas très à l'aise. Vous savez qu'au front, à un certain moment, nous avons tous été un peu agacés par l'encens dont on grisait les « chasseurs ». A part des « as » du genre de Guynemer — et certes il y en avait — les chasseurs succombaient trop aisément aux tentations que dressaient devant eux de trop maladroits admirateurs. Robert se demandait avec stupéfaction, et en en souffrant beaucoup, comment certains pouvaient être des hommes de l'air pur et ne pas éprouver le besoin de mettre un peu plus de pureté dans leur vie, car lui ne changeait pas.

Je le vis, à ce moment, à Paris où il était en permission de quarante-huit heures pour voir sa mère et ses sœurs, et ma femme et moi nous fûmes frappés de la belle clarté de son regard. Nous vîmes en lui tout au fond et tout était pur comme de l'eau de source. Je ne fus pas étonné d'apprendre, quelques jours plus tard, qu'il quittait volontairement les gloires acquises et promises de la « chasse » pour entrer dans l'obscurité de l'aviation de bombardement. Il fut là ce qu'il avait été partout : consciencieux jusqu'au scrupule, exquis camarade, audacieux jusqu'à la témérité. Ses lettres étaient devenues plus rares ; mais je savais que sa piété restait la même, qu'il s'était affilié avec joie à la Fédération dont il admirait chaque mois jusqu'à l'envi les beaux héros que racontent vos « Tablettes d'Or ». Au fur et à mesure que le danger redoublait, il redoublait de tendresse pour les siens, calmant leurs angoisses. Sergent en septembre 1917, adjudant en janvier 1918, plusieurs fois cité, il attendait avec patience sa nomination de sous-lieutenant pour la porter en hommage à sa mère. Elle arriva deux jours trop tard... »

Le 1er septembre 1916, il fut cité à l'ordre de l'armée : « Animé de la plus belle bravoure, s'est dépensé sans compter depuis son arrivée au front. A livré vingt-trois combats aériens. Dans les dernières opérations, a été choisi à plusieurs reprises pour attaquer, à coups de mitrail-

leuses, les tranchées ennemies. A fait, au cours de ses missions, l'admiration de tous. »

Il était de ceux à qui avait été confié le soin de la réponse après le bombardement féroce de Paris par les premiers « gothas ». Il ne revint pas. Alors que, la mission terminée, ses camarades et lui s'en retournaient à cinq mille mètres d'altitude, ils furent attaqués par une escadrille de « chasseurs » allemands. « Il se battit, ont dit ses amis attristés, avec sa bravoure habituelle, descendit son adversaire ; mais son appareil flambait à son tour et il vint s'écraser sur le sol. » C'était le 2 février 1918. Sa nomination de sous-lieutenant l'attendait au port.

Les renseignements fournis par ses camarades étant assez vagues, on fut longtemps dans l'incertitude sur son sort. Le combat aérien au cours duquel il avait disparu avait eu lieu sur le camp de Sissonne, à une trentaine de kilomètres dans les lignes allemandes. Ce n'est que près de trois mois après sa disparition qu'il fut possible à ses parents d'obtenir la certitude de sa mort. Le 3 avril 1918, notre ami avait été cité à l'ordre de la division : « Excellent pilote qui, après s'être distingué dans la chasse, a accompli superbement son devoir dans le bombardement. Toujours volontaire pour toutes les missions, était un véritable modèle pour ses camarades. Vient de tomber bravement au cours d'un dur combat soutenu très à l'intérieur des lignes ennemies. »

Jacques Matter est né à Rouen le 29 novembre 1891. Venu à Paris en 1897, il a fait ses études au lycée Voltaire. Après son baccalauréat, il fut élève à l'Ecole de Physique et de Chimie, puis diplômé comme ingénieur chimiste en juillet 1912. Dans les années 1910, 1911 et 1912, il avait été au camp de Domino parmi les plus fervents pionniers. Il aimait toujours le camp et, en 1913, il profita d'une permission pour aller prendre l'air de Domino. C'est pendant ses études à l'Ecole de Physique et de Chimie qu'il était devenu membre de notre Fédération en se rattachant à notre Association de Paris.

Il était trop absorbé par ses études pour donner beaucoup de temps à notre groupement dont il était pourtant un membre très fidèle et très chaud. Sa caractéristique était une grande droiture de conscience et une extrême modestie. Il manifestait peu ses sentiments profonds. Sa foi était simple, claire, mais éprouvait peu le besoin de s'affirmer en paroles. Quand il sortait de ses études, ses préférences étaient pour un tout petit groupe d'amis très intimes. Particulièrement lié avec Roger Allier, il était du petit cénacle qui, le troisième dimanche de chaque mois, se réunissait au boulevard Raspail. Une de ses joies fut, vers cette époque-là, de faire, avec son ami, une randonnée à bicyclette pour visiter les châteaux de la Loire. Très passionné de liberté individuelle, il était très discret vis-à-vis des autres parce qu'il

entendait qu'on le fût vis-à-vis de lui. Toujours prêt à se rendre à un appel dont il distinguait l'utilité, il était aisément effarouché par une tentative de pression. Il avait un haut idéal de pureté morale : « Je me rappelle, nous écrit un de ses intimes amis, qu'au cours d'un voyage que nous fîmes ensemble tous deux en Belgique, à Pâques 1914, nous avons débarqué à 5 heures du matin à Namur et errions dans la ville, en quête d'un hôtel ou d'un restaurant où nous pourrions prendre quelque chose de chaud. Nous étions tombés sur un lendemain de kermesse, avec les rues remplies de fêtards et les cabarets débordants de viveurs et de femmes. La secousse de ce spectacle avait brisé, cette fois, sa réserve ordinaire et nous pûmes abondamment parler de notre idéal de pureté... »

Il partit pour son service militaire en octobre 1912. Il entra ensuite à l'école d'officiers de réserve dont il sortit troisième. Il vint à Vincennes faire ses six derniers mois de service comme sous-lieutenant. C'est de là qu'il est parti, le 1er août 1914, pour la guerre. Il a participé aux premiers combats dans la région de Longwy, puis à la retraite après laquelle son régiment se fixa momentanément dans la forêt de l'Argonne.

Au printemps 1916, notre camarade fut nommé lieutenant. Le régiment fut alors envoyé dans la Somme. On voudrait avoir beaucoup de lettres de ce garçon qui appartenait véritablement à

l'élite. Mais il était essentiellement un homme d'action et il ne confiait jamais à sa plume le soin de traduire les élans de son âme. Il avait, avec tous les siens, une abondante correspondance. Mais il ne relate jamais que des faits et se tait presque toujours sur les sentiments qui, pourtant, étaient en lui tout vibrants et prenaient toujours une allure religieuse. « Il était, écrit Mr. Paul Schmidt qui l'avait beaucoup vu dans l'Argonne, de ceux que l'aumônier ne dérange jamais, de ceux qui l'attendent toujours et il était rare que l'entretien ne se terminât pas par la prière après la lecture de quelques passages de l'Evangile. De mes entretiens avec lui, il me reste un souvenir lumineux et bon. Quand il vint me faire ses adieux dans ma petite cagna souterraine, il faisait gris et froid ; mais, dans son cœur, il y avait de la chaleur et de la lumière. Avant de nous séparer, nous lûmes quelques passages de la Bible, puis je priai et lui aussi pria. »

Grièvement blessé à Bouchavesnes le 20 septembre 1916, notre ami fut cité à l'ordre de l'armée : « Attitude superbe au feu depuis le début de la campagne. Du 13 au 20 septembre, à son poste de lieutenant de batterie, a eu une conduite au-dessus de tout éloge. Sous les plus violents bombardements, allant d'une pièce à l'autre avec un calme extraordinaire au milieu des éclatements, a su, par son exemple énergique, galvaniser l'ardeur de ses hommes et faire tirer ses

pièces sous les bombardements les plus sévères. »

Il demanda à être envoyé à l'hôpital des diaconesses à Paris. Il y fut soigné jusqu'en février 1917. « J'ai vu plusieurs fois Jacques, écrit M. le pasteur Couve, quand il était aux diaconesses, mieux sans doute que je n'aurais pu le faire ailleurs. Sous sa réserve — et, à cet âge, on ne peut guère attendre de l'expansion et les jeunes ont la pudeur des manifestations religieuses, surtout quand ils sont très sincères et honnêtes — on sentait le sérieux de l'homme et j'ai toujours eu l'impression qu'il avait choisi la bonne part ; non pas seulement qu'il suivait une tradition, mais qu'il savait ce qu'il croyait comme il savait ce qu'il voulait. »

Boîtant encore, il fut désigné pour commander une section de repérage par observatoires terrestres (S. R. O. T.) aux environs de Reims, près de Berry-au-Bac. Il réussit parfaitement dans cette mission et perfectionna les méthodes si bien qu'il fut chargé, en novembre 1917, d'enseigner à d'autres ce qu'il avait appris pour lui-même. Il passa trois mois au Mont Valérien avec ses élèves et partit avec eux, fin janvier 1918, pour faire l'application pratique de son enseignement dans un champ de tir en Champagne. C'est là qu'au commencement de mars il prit froid à la suite d'une randonnée en automobile découverte, par la neige, et contracta la maladie qui devait l'emporter. Evacué quinze jours après sur Châlons, il ne

put y rester à cause des bombardements nocturnes et fut transporté à Lyon, puis à la côte Saint-André, au sanatorium militaire où il s'éteignit doucement le 14 juillet 1918. Même sur son lit d'hôpital, pendant ces trois mois où il s'est vu décliner, il n'a pas ouvert la bouche sur le sacrifice qui lui était demandé. C'était sa manière de l'accepter et ceux qui l'entouraient se sont inclinés devant sa volonté. Mais, s'il n'y a pas eu de sa part épanchement du cœur, sa sérénité, son humeur affable et douce, sa bonté tranquille montraient qu'il fortifiait son âme à la source de vie.

Charles Cornand est né le 5 juin 1893, à Privas (Ardèche) où son père était professeur. C'est au collège de cette petite ville qu'il fit ses études secondaires ; c'est là également qu'il suivit l'instruction religieuse de MM. les pasteurs Valla et Mathieu. Déjà se manifestaient le sérieux, la limpidité de son âme ; et ses compagnons d'études et d'Union chrétienne sentaient s'exercer sur eux l'influence de ce camarade au caractère si tranquille, à l'air doux, plutôt timide, mais si résolu dans son désir de bien faire.

A la fin de 1912, il partit pour l'Angleterre afin de se perfectionner dans la connaissance de l'anglais en vue d'une carrière commerciale. Il commença par séjourner au Collège de Weston-Super-Mare, puis il s'installa comme professeur

libre de français à Gosport. Il vécut là auprès d'un vieil ami de son père, le Rév. Tanner, qu'il accompagnait fréquemment au cours de ses visites pastorales et de ses réunions en plein air dans les quartiers pauvres de la ville. C'est à cette époque que, changeant d'orientation, il fit part à ses parents de son grand désir de consacrer sa vie au service de Dieu.

N'ayant pas de diplômes universitaires et un peu embarrassé pour entreprendre des études en vue du ministère, il se décida à entrer au *Bible Training Institute* de Glasgow, école de théologie pratique fondée par Moody, et qui prépare chaque année de nombreux pasteurs, évangélistes et missionnaires. Il y passa une année, conquérant l'affection de ses maîtres.

Au cours de l'hiver eurent lieu, à Glasgow, sous la direction du Dr Chapman, de grandes assemblées de Réveil qui firent une profonde impression sur beaucoup d'âmes. Charles Cornand n'était pas prodigue de confidences intimes; c'était, selon l'expression anglaise, « a man of few words ». Mais ses amis sont d'accord avec ses parents pour penser que les réunions du Dr Chapman eurent sur lui une très grande influence et donnèrent à sa vocation comme à sa piété l'impulsion décisive. Il ne céda pas du reste le moins du monde à la tentation de sous-estimer la valeur des études dans la préparation de son activité chrétienne. Les deux années ré-

glementaires du *Bible Training Institute* lui paraissaient même insuffisantes. Il rêvait de s'instruire solidement pour agir avec plus de force. La guerre vint interrompre son effort.

Lorsque sonna la mobilisation, il était en vacances à Privas. Quoique jouissant d'un sursis d'études à l'étranger, il se présenta immédiatement au bureau de recrutement. Versé, le 5 août, au ...[e] d'infanterie, il subit une courte préparation militaire et, dès le début de novembre 1914, il était sur le front de la Somme.

« Un jour, raconte son vieil ami d'enfance Marcel Valdeyron, dans une tranchée que nous avions creusée sous le feu des Allemands, j'appris qu'un renfort nous était arrivé et que, parmi nos nouveaux camarades, se trouvait Charles. Avec quelle ardeur je parcourus l'étroit boyau, demandant, dans tous les trous successifs, s'il n'y avait pas là un nommé Cornand, et avec quelle joie je l'entendis à la fin répondre à mes appels! Nous nous embrassâmes comme deux frères, tellement émus l'un et l'autre que nous ne savions d'abord que nous dire. Désormais je n'étais plus seul..... »

La rude vie commence dans « les épouvantables tranchées ». La Somme, avec son hiver boueux, son printemps plus facile, la bataille de Champagne, l'oasis d'un séjour en Haute-Alsace, puis Verdun. Après vingt-cinq jours de souffrance indicible à Thiaumont, la division descend au

repos, et Cornand est nommé caporal. Il lui faut, non sans douleur, quitter l'escouade où il a vécu plus d'un an et où tous avaient appris à l'aimer « comme savent aimer les soldats, d'une amitié brusque qui semble avoir peur de se dévoiler, mais qui est profonde pourtant et qui se témoigne, quand on se retrouve, par des poignées de mains significatives, et par des éclairs qui passent dans les yeux ».

Au milieu de sa nouvelle compagnie, du reste, Cornand ne tarda pas à se faire une place. « Dans cette grande famille, tout le monde le connaissait, et l'aimait. Il n'y avait pas de petits services qu'il ne rendît avec plaisir aux uns et aux autres. Il savait donner un coup de main à un retardataire, encourager par une bonne parole un camarade désolé, donner un conseil, écrire la lettre d'un soldat embarrassé, partager le paquet dernièrement reçu. Il savait aussi, en toute simplicité, exprimer à ses supérieurs des opinions dont ils prenaient note... »

Au début de 1917, il suit un cours de perfectionnement, et, en juin, après des jours horribles passés au Chemin des Dames, « accroupi dans le boyau, à regarder monter les torpilles et à attendre la mort », il est nommé sergent et cité à l'ordre du régiment : « Remplissant les fonctions de caporal-fourrier, s'est multiplié pour assurer la liaison avec les unités voisines au cours de l'attaque du 11 mai 1917. A été un

auxiliaire précieux pour son commandant de compagnie. »

Encore un de ces changements de milieu, de camarades ! La situation était délicate : Cornand remplaçait un sous-officier qui avait demandé son changement parce qu'il ne pouvait rien faire de ses hommes. Lui, qui avait toujours son air timide, n'allait-il pas susciter la moquerie ? Mais il sut comprendre ses subordonnés, il sut, sans les punir, acquérir sur eux de l'autorité. Il parlait, commandait, exigeait même sans blesser jamais. Il se montrait bon avec tous, camarade quand il fallait, mais il gardait toujours son autorité. « Je n'ai jamais vu, écrit un camarade, chef plus aimé, plus respecté, plus obéi. »

Consciencieux à l'extrême dans l'accomplissement de sa besogne militaire, il trouvait du temps cependant pour cultiver de précieuses amitiés et pour enrichir son esprit par la lecture. C'est à cette époque que, grâce à des amis, il fit plus intimément connaissance avec la Fédération. Il y adhéra avec enthousiasme et devint un lecteur assidu de la Correspondance mensuelle. Dans la chaude atmosphère de notre cher groupement, sa personnalité, mûrie par les responsabilités, s'épanouissait.

La grande bataille du printemps commença. La division de Cornand souffrit beaucoup au Kemmel. Mais lui revint encore indemne. Une seconde citation à l'ordre du régiment soulignait

son persévérant courage : « Excellent sous-officier, très courageux et très dévoué. S'est dépensé sans compter pour assurer les travaux de défense au cours des combats des 25, 26 et 27 avril 1918. » Il était proposé pour le grade de sous-lieutenant.

Modeste presque à l'excès, cet avancement ne le grisait pas. Mais il s'en réjouissait à cause de l'influence plus grande qu'il comptait pouvoir exercer. Il faisait des plans pour l'avenir. Pentecôte, au repos, fut, avec des amis, une fête de douceur et de détente.

Quelques jours après, le 30 mai 1918, brusquement, la division était alertée et se portait à marches forcées, vers la Montagne de Reims menacée. En route, Cornand recevait sa nomination, prenait son commandement. Vers le soir, on atteignit les lignes et le lendemain, alors que, paraît-il, il dormait sur le bord du talus, un obus vint le blesser à l'aisselle. Il survécut quelques heures ; mais, quand il arriva à l'ambulance, l'hémorragie avait fait son œuvre, il était mort.

Notre camarade était simple, dans ses manières comme dans ses paroles ; il était calme, au point que quelques-uns croyaient à de la froideur ; il avait volontiers sur les lèvres un sourire parfois imperceptiblement malicieux, toujours très affectueux et très bon. Mais, derrière cette simplicité, derrière ce calme, derrière ce sourire, il y avait une âme ardente, et une âme qui souffrait.

Deux douleurs, en particulier, ont pesé lourdement sur lui pendant la guerre : la douleur, d'abord, de la guerre elle-même. C'était un doux et même un tendre. Et la cruelle réalité le faisait horriblement souffrir.

Certes, il croyait de toute son âme à la justice de la cause pour laquelle il combattait, et seule cette foi ardente était capable de faire de ce pacifique un bon soldat, mais toujours sa pensée, son cœur, étaient hantés par le désir passionné que vînt, selon son expression constante, la fin de l'épouvantable tuerie.

Et sa seconde souffrance était celle de vivre dans un milieu où son âme si pure était trop souvent blessée, meurtrie par les conversations qu'il entendait, par les actes qu'il voyait. Son épreuve particulière fut, par suite des circonstances, d'être trop isolé, de ne pas avoir à côté de lui un confident de ses préoccupations spirituelles. Il voyait avec un serrement de cœur les ravages moraux de la guerre : « La guerre, loin d'avoir amené les âmes à Dieu (je parle d'une façon générale), comme certains chrétiens l'ont cru et le croient encore, les en aura éloignées. N'est-il pas logique, d'ailleurs, que le déchaînement de toutes les puissances du mal amène du mal et non du bien ? L'on se sent parfois découragé devant tout ce mal. Pourtant, on ne devrait pas. Nous n'avons pas assez de foi, nous ne faisons pas assez usage de cette grande puissance qui nous a été donnée et qui est la prière. »

Tout Charles Cornand est là, avec ses grandes souffrances, mais aussi avec sa grande foi qui le rendait victorieux. Il croyait d'une manière humble et forte. Ses expériences de la guerre n'avaient fait qu'enrichir sa piété, déjà si personnelle et si vivante. Tout, en lui, respirait la foi.

Et c'est de là que venait, en dépit de ses souffrances, cette *sérénité joyeuse* qui était la caractéristique dernière de sa personnalité. Après les rudes heures du Chemin-des-Dames, où il avait vu de si près la captivité et la mort, il pouvait écrire : « Malgré tout, Dieu est là, qui peut continuer à me garder, et qui me gardera si telle est sa volonté. Que peuvent faire les Allemands contre Lui ? » Et, au cours même de la bataille de la Malmaison : « Soyons forts et courageux. Gardons la confiance et... le sourire en dépit de tout ! » Sur les pentes du Kemmel, alors que l'angoisse oppressait les âmes, il restait calme et réconfortait un ami avec tant de puissance que celui-ci, à son tour, devenait capable d'en réconforter d'autres. Et le jour enfin où il fut blessé, lorsque les soins du poste de secours l'eurent fait sortir pour un moment de l'inconscience où il était déjà tombé, il n'eut de paroles que pour remercier avec une infinie douceur ceux qui s'étaient occupés de lui... « Nous croyons, a écrit un de ses amis d'Angleterre, — et tous ses amis de guerre s'associent à ce beau témoignage — nous

croyons qu'il est maintenant avec son Sauveur qu'il aimait et qu'il s'efforçait de suivre de près. A le voir si bon, à le voir haïr si fort tout ce qui est impur, on sentait bien qu'il était prêt à « voir le Roi dans toute sa beauté ».

Edouard de Robert est né à Saint-Amans-Valtoret (Tarn), le 11 février 1893. Son père était pasteur et il fut élevé dans un milieu religieux où la foi personnelle était placée au premier rang, où l'accent était mis constamment sur la responsabilité de l'âme dans les décisions spirituelles qui engagent la vie entière. En 1901, il suit son père à Bordeaux, où il commence ses études au lycée. Il devait tout naturellement faire partie de notre groupe de Lycéens chrétiens. En 1913, reçu simultanément à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole Normale, il opte pour cette dernière. A Paris, il jouit beaucoup de ses études et de l'atmosphère scientifique et morale qu'il respire. Au bout de quelques mois, la lecture de *l'Evolution créatrice* de Bergson, et probablement aussi le désir d'élargir ses horizons intellectuels, le décident à s'orienter vers les sciences naturelles. Il fait de la botanique avec passion. En juin 1914, il est reçu licencié avec la mention très bien. A l'Ecole Normale, il s'imposait à tous par sa gaieté et, en même temps, par sa pureté de mœurs. Aussi souvent que son travail le lui permettait, il suivait les réunions de l'Association

de la rue de Vaugirard. La conférence de M. John Mott à l'Oratoire, en novembre 1913, l'avait profondément remué. Ses préoccupations religieuses se développaient. On en trouve les traces dans sa correspondance d'alors. C'est ainsi qu'il y note, en 1913, un sermon de M. Monnier spécialement adressé aux étudiants : « Son texte était à peu près : « Faites la volonté de Dieu et vous verrez si ma doctrine est de Dieu. » Cette idée d'une obéissance préalable, qui devient ensuite source et cause de lumière et de révélation, a été présentée d'une manière si logique et si lumineuse qu'il était impossible de ne pas réfléchir. » Réfléchir et se faire une conviction bien personnelle, c'est, en effet, son souci constant. En 1915, il offrira un Nouveau Testament à l'un de ses camarades avec cette dédicace : « A mon compagnon d'armes B., en souvenir de la grande guerre et d'une discussion sur : une religion raisonnablement acceptable. »

La guerre le surprend à Nancy, où il terminait une période d'instruction militaire avec ses camarades de l'Ecole Normale. Envoyé successivement à Troyes et à Mâcon, il est nommé sous-lieutenant à la fin de décembre et part pour le front au commencement de janvier 1915. Il est ardemment pacifique et la guerre pose devant lui un douloureux problème. Mais il ne tarde pas à concilier ses devoirs de chrétien et de soldat, comprenant le sens profond de la guerre actuelle;

et cet idéaliste pacifique devient un splendide guerrier. Une lettre de M. l'aumônier Cadier, écrite après sa mort, fait bien ressortir ce trait de sa physionomie morale : « ...La dernière fois que j'ai vu Edouard, c'était sur le sommet du Mort-Homme, où ce capitaine de vingt-cinq ans avait établi son poste de commandement provisoire de commandant de bataillon. En le considérant debout sur ce sommet funèbre, pétri d'acier et de chair humaine, en entendant tomber de sa bouche des paroles sereines devant l'immense horizon des lignes ennemies, depuis le bois de Chaume jusqu'au piton de Montfaucon vers lequel le soleil se couchait dans le sang, j'ai eu l'impression qu'il y avait chez ce jeune homme quelque chose de si grand que je l'appelai : « duc du Mort-Homme ». Il me répondit avec un sourire attristé : « Mort-Homme, je n'aime pas ce nom. » ...Il symbolisait à mes yeux ce qu'a de plus beau l'âme de notre armée : avec une farouche résolution et une foi ardente, il menait la guerre à la guerre, et avec quelle supériorité d'intelligence ! »

Arrivé au front, Edouard de Robert se rend d'abord dans la région de Lassigny. Il prend très au sérieux ses nouvelles responsabilités et remplit là consciencieusement ses fonctions de chef de section. Il est très préoccupé de la situation de ses soldats : « Je leur témoigne, écrit-il le 24 janvier 1915, autant de sympathie que je puis

et je suis payé de retour. » Il est sous les ordres du capitaine G. qu'il admire beaucoup pour son intelligence et sa haute conception du devoir. Il lit avec intérêt les publications de la Fédération et tout particulièrement les conférences qui lui sont envoyées chaque semaine. Réservé dans l'expression de ses sentiments religieux, il s'était fait du christianisme une conception scientifique et très personnelle. Le ton général de ses lettres est très gai. Parlant des rats qui, la nuit, attaquent sa cagna, il écrit, en février 1915 : « J'essaye bien de les intimider avec ma grosse voix ; mais ils sont extrêmement braves, et, jusqu'ici, mes cris n'ont réussi qu'à réveiller en sursaut l'adjudant qui, croyant à une alerte, se précipite sur son masque en renversant la table, la chaise et le seau à café. »

Voici comment il raconte sa première patrouille : « ...Je me lève pour m'approcher encore un peu et pour mieux entendre. Mais, au même moment, une forme noire se dresse devant moi, derrière le talus. Une voix forte crie deux fois et très distinctement : « Halt ! wer da ? » Puis, aussitôt, six coups de fusil nous sifflent aux oreilles. Nous nous étions heurtés à une patrouille fixe que les Allemands avaient posée là pour protéger leurs travailleurs. Ces braves Allemands ont dû avoir aussi peur que nous, car, à cette distance et avec la lune qu'il faisait, ils sont impardonnables — mais pardonnés — de

n'avoir touché personne. Ils étaient trop bien abrités et trop près de leurs lignes pour que je pusse rien faire contre eux. Je me suis contenté d'aller rapporter le plus vite possible le renseignement sur les travailleurs ; on a téléphoné aux 75 et, dix minutes après, ils ont reçu une rafale bien ajustée. Et ceci s'est passé sur un champ de betteraves de la Picardie, en l'an de grâce 1915, et celui qui en a fait les frais est un jeune homme doux et poli qui, jusqu'ici, n'avait eu d'autres occupations que de suivre une démonstration ou de disséquer une fleur. »

Quelque temps plus tard, il fait une patrouille extrêmement audacieuse à la suite de laquelle il obtient sa première citation à l'ordre de la division : « Chargé de l'instruction des grenadiers, a su leur inculquer ses qualités de confiance et de bravoure. Est sorti en plein jour loin du réseau de fils de fer pour prendre une pancarte placée par les Allemands pendant la nuit. A dirigé avec plein succès une patrouille audacieuse qui s'est précipitée à la baïonnette contre les éclaireurs ennemis et a fait un prisonnier (août 1915). »

Il participe à la bataille de Verdun, puis est envoyé à Mouy où il fait aux grenadiers un cours sur « la tactique du combat à la grenade ». Le succès de son cours est tel qu'il reçoit des félicitations de ses chefs : « Le général T., commandant la ...e division indépendante, exprime

sa très vive satisfaction à M. le sous-lieutenant de Robert pour les services qu'il a rendus dans l'instruction des bombardiers et des pionniers d'infanterie de sa division. Témoignage en sera fait sur le feuillet de campagne de cet officier. » Le général M., à son tour, souligne ces félicitations : « Le sous-lieutenant de Robert s'est montré un officier instructeur de premier ordre ; très compétent dans toutes les questions concernant le combat à la grenade, il a mis constamment au service de sa tâche son intelligence d'élite et son ardeur communicative. Officier d'une valeur indiscutable, il est capable de diriger avec succès les grenadiers de son régiment. »

Quelques mois après, il rejoint son régiment. Il ne le quitte plus et, pendant plus d'un an, il prendra part avec lui aux actions les plus dangereuses. Une fois, il abrège de deux jours l'une de ses permissions pour pouvoir être avec ses hommes au moment de l'attaque. Il est de nouveau cité à l'ordre de la division et promu lieutenant : « Les 1er et 3 mars 1917, s'est offert spontanément pour effectuer des reconnaissances dans les tranchées précédemment occupées par l'ennemi. Ayant trouvé un des postes abandonnés par les Allemands, l'a minutieusement exploré et y est retourné de lui-même pour le faire sauter. A montré, pendant ces opérations, les plus belles qualités de bravoure, de calme et de sang-froid. Blessé pendant les combats de novembre 1916

sous Chaulnes, a refusé de se laisser évacuer. Déjà cité à l'ordre de la division en août 1915. »

Quelques jours plus tard, il a la joie d'assister enfin à un repli de l'ennemi : « J'ai éprouvé, écrit-il le 21 mars, une émotion très forte et très douce en entrant tête haute dans ce Lassigny que j'avais observé pendant un an et dont les redoutes nous paraissaient imprenables. Le moral de nos soldats est naturellement excellent. Le spectacle des incendies, des rapts, des destructions systématiques contient pour eux un enseignement très éloquent. »

Le 21 juin 1917, il obtient une citation à l'ordre de la division, la troisième, qui le montre bien à l'œuvre : « Par une vigilance de tous les instants, par les dispositions éclairées qu'il a prises, en maintenant très haut, par son exemple, le moral de ses hommes, a réussi à arrêter une attaque dirigée sur les tranchées qu'il avait pour mission de défendre. »

Cette vie de perpétuel combat ne tue pas en lui l'activité scientifique et il demande alors qu'on lui envoie sa loupe et son microscope et, entre deux combats, il étudie la flore des tranchées. En août, il revient à Verdun et participe à l'attaque du bois d'Avocourt. Il part en tête de sa compagnie, qu'il commande pour la première fois, à l'assaut. Il l'électrise par son entrain, conquiert rapidement le terrain désigné, repousse sept ou huit contre-attaques et, par une manœuvre auda-

cieuse, fait un grand nombre de prisonniers. Il reçoit la croix de la Légion d'Honneur sur le champ de bataille : « Officier de grande valeur. Au cours de l'attaque du 20 août 1917, a fait preuve des plus belles qualités militaires de bravoure. de mépris absolu du danger, d'initiative et de sacrifice. A entraîné sa compagnie à l'assaut, lui faisant dépasser ses objectifs dans le minimum de temps. A appuyé ensuite les unités voisines menacées par les contre-attaques ennemies et a guidé enfin, sur un terrain inconnu d'elle, une compagnie mise à la disposition du bataillon pour une contre-attaque de nuit. Une blessure. Trois fois cité à l'ordre. »

Après un séjour dans l'Argonne, il revient à Verdun où il occupe, dans les tranchées, un secteur peu agité. En janvier 1918, il est promu capitaine. Il reste très calme en apprenant la nouvelle de l'avance allemande sur Paris. Pas un instant, il ne doute de la victoire et il écrit : « Je voudrais pouvoir vous communiquer mon optimisme et mes espérances. »

Ce qu'il est pour ses hommes, nous le voyons avec une clarté saisissante dans une note écrite dans le bois F. et adressée aux quatre chefs de section : « La grande nouvelle de la relève de notre division est désormais connue de tous. Encore une fois, un secret de la plus haute importance a été divulgué bien avant l'heure. Je ne veux pas garder pour moi tout seul un secret de

polichinelle et vous cacher plus longtemps que vous n'avez que deux jours à passer dans votre situation actuelle. Ces deux jours, je vous demande, non que vous les *passiez* au bois F., mais que vous les *utilisiez*. Votre activité peut et doit s'exercer sur des points très divers. Il y a d'abord l'armement que nous devons entretenir impeccable, etc... Il y a aussi et surtout le moral de vos hommes, auquel il convient d'apporter une particulière sollicitude ; vous devez être perpétuellement aux écoutes pour surprendre la pulsation morale de votre section, pour l'entretenir et la corriger. Ceci vous est particulièrement aisé dans une situation où l'exiguité des abris impose la plus complète promiscuité entre les chefs et les hommes. Saisissez cette occasion, non pour bourrer le crâne de vos poilus, mais pour apprendre à les mieux connaître, pour leur témoigner la cordiale sympathie à laquelle ils ont droit et qui n'exclut pas la discipline, pour les placer sous l'influence de vos personnalités. En ce faisant, vous accomplirez la plus importante, la plus indispensable partie de votre service. Au point où se trouve la guerre, elle n'est plus une guerre de matériel, elle est une guerre de moral. Tout le monde aura des canons. Quelques-uns sauront conserver un moral infrangible et ceux-là auront la victoire. C'est un accident de moral qui a détourné la Russie de ses intentions premières et loyales ; c'est spécialement pour des raisons mo-

rales que l'Amérique est entrée en guerre. Ce moral extrêmement sensible, facilement alarmé, vous devez le considérer comme un dépôt très délicat et très précieux dont vous auriez la charge et l'entretien. La tâche, certes, n'est pas simple ; elle se complique par la présence, dans vos escouades, d'éléments étrangers et quelquefois équivoques. Ce vous est une raison de plus pour être attentifs. Votre titre de chef, votre connaissance de la vérité historique et des conséquences internationales et humaines que peut avoir cette guerre bien terminée, vous imposent d'être l'armature, le soutien permanent du moral de vos hommes. Si je vous fais à ce sujet, aujourd'hui, des recommandations particulièrement pressantes, ce n'est pas que j'aie lieu d'être mal satisfait. Je me flatte même de commander une compagnie où, grâce à vous et pour le moins autant que dans toute autre, existent la véritable camaraderie, la bonne humeur, le sens du devoir et la valeur militaire. Mais tout ceci n'est pas définitivement acquis et mérite d'être entretenu par un effort incessant. »

Un des amis qui ont le mieux connu Edouard de Robert et qui avaient pénétré le plus avant dans cette âme d'élite nous dresse, dans les lignes qu'on va lire, un portrait extrêmement vivant de celui que nous avons perdu : « Ce qui frappait tout d'abord en lui, c'était la vie intense dont tout son être débordait ; son corps d'une vigueur

qui semblait défier la mort, son beau visage à l'expression si virile et si franche, son intelligence limpide et de belle envergure, sa riante imagination, son affectueuse sensibilité qu'il dissimulait parfois sous des allures un peu cavalières, son caractère éminemment sociable et où rayonnait je ne sais quelle joie de vivre, sa voix elle-même, sa voix forte et richement timbrée, tout en lui était vie ardente et largement épanouie.

« Et cette vie, qui s'écoulait en une saine et très française gaieté, un flot de paroles brillantes, une inlassable activité, était dominée par une volonté plus forte que les événements. Oui, cette volonté, — qu'exprimait la flamme du regard — était bien chez lui la maîtresse qualité d'un caractère noble, courageux et loyal. Il était de ces natures dont on a dit qu'elles brisent la destinée ou se font briser par elle, et, si les ciconstances l'avaient permis, peut-être fût-il devenu l'une de ces fortes personnalités qui jaillissent de la culture française et de l'esprit protestant. Et cette volonté toujours orientée vers le devoir immédiat et servie par les plus beaux dons naturels fit de lui au lycée un excellent élève, au front un incomparable soldat ; il était homme d'action, travaillait avec une scrupuleuse conscience, ne reculait devant rien ; surtout, il avait horreur de l'à peu près et c'est tout entier qu'il se donnait à sa tâche, soit qu'il fît l'instruction des officiers

grenadiers, soit qu'il entraînât sa compagnie à l'assaut ; souvent même, il s'offrait spontanément pour de périlleuses missions. Aussi fut-il hautement apprécié de ses chefs qui lui prodiguaient leurs témoignages d'estime et adoré de ses hommes dont il s'occupait avec un soin jaloux ; par tous les moyens, il s'ingéniait à améliorer leur « ordinaire », à leur procurer un peu de bien-être, à affermir ou exalter leur moral ; il aimait à dire les vertus du fantassin de France, du fantassin de la tranchée, et le rôle souvent obscur mais toujours incomparablement grand qu'il joue dans la guerre actuelle, et il eût souhaité que la reconnaissance nationale s'exprimât à son égard autrement que par des discours ou des articles de journaux. En permission, il luttait contre tout pessimisme par le joyeux rayonnement de sa confiance. Fidèle à la devise de ses pères : « Si fortuna torquet, spes juvat », il conservait, aux heures les plus sombres, une sérénité réfléchie ; à ceux qui perdaient espoir ou trouvaient la guerre trop longue, il apportait le réconfort de son exemple et disait son indéfectible foi dans le succès final de nos armes. Et cette vigueur d'âme, qui s'était largement épanouie au contact de la guerre et de ses fortes réalités, il l'avait sinon complètement acquise, du moins singulièrement développée par une constante discipline. Une méthode féconde présidait à toutes ses activités et lui faisait cultiver harmonieusement toutes les

puissances de son être, soit qu'il assouplît son corps aux exercices physiques, soit qu'il orientât son intelligence vers les objets les plus divers, soit qu'il disciplinât son caractère en soumettant tous ses actes au contrôle de la raison.

« C'était bien dans cet épanouissement complet de tout son être que résidait sa haute originalité. Ce qui le caractérisait, c'était moins l'excellence de ses qualités que leur harmonieux équilibre. Vigueur et beauté resplendissaient également dans son corps, dans son intelligence, dans son âme, en sorte qu'il réalisait un type très complet et très rare d'humanité : être homme dans la plus haute acception du mot, tel était l'un des buts qu'il s'était visiblement fixés ; et ne l'avait-il pas déjà magnifiquement atteint ? »

Nous touchons malheureusement à la fin de cette trop courte vie. Dans les derniers jours de juillet 1918, Edouard de Robert quitte Verdun et prend la direction de Château-Thierry. Avant de partir à l'attaque, il envoie à l'un de ses frères, exposé comme lui à tous les dangers, un passage souligné et annoté des *Pensées* de Pascal. Le 29 juillet, il est à l'assaut d'une position à enlever. Il communique à ses hommes son courage. Sur un terrain extrêmement battu par les balles et les obus, il ne cesse de se jeter en plein danger pour maintenir la liaison entre sa compagnie et les unités voisines. Dès le matin, son chef de bataillon ayant été tué, il prend le commandement

dans des circonstances difficiles, paie d'exemple sous des tirs meurtriers de mitrailleuses. Par trois fois, il s'élance à la baïonnette avec des fractions de réserve, bousculant les Allemands, s'exposant héroïquement pour entraîner ses hommes. Vers 3 heures de l'après-midi, il est atteint mortellement d'une balle au front au moment où, debout et un fusil à la main, devant ses hommes blottis dans des trous d'obus, il indiquait du geste un nouvel objectif pour une contre-attaque qu'il s'apprêtait à conduire. Après sa mort, sous la pression des Allemands, nos troupes cèdent un peu de terrain et le corps de notre camarade reste momentanément dans les lignes ennemies. Quelques jours plus tard, — exactement le 1er août, — à la suite d'une contre-attaque, il est retrouvé et enterré dans le cimetière du Grand-Rozoy.

Edouard de Robert, au lendemain de sa mort, a été cité à l'ordre de l'armée : « Officier d'une haute valeur morale et militaire, merveilleux entraîneur d'hommes. Le 29 juillet, est parti à la tête de sa compagnie avec sa bravoure habituelle. Dès le matin, son chef de bataillon ayant été tué, a pris le commandement du bataillon, n'a pas cessé de montrer une admirable activité pour progresser, organiser sa ligne de résistance et encourager ses hommes. A résisté à plusieurs contre-attaques, contre-attaquant lui-même à la baïonnette en tête de ses hommes. Blessé mortellement au cours d'une contre-attaque. »

Pendant la préparation de ce numéro, nous apprenons la mort de *Vincent Hollard, Henri Breton, Georges Lutzius, Charles Grébert, Henri Lafont* et *Fernand Vioujas.*

NOS DISPARUS

Toujours aucune nouvelle de : *Paul Morel, Albert Atger, Alfred Alcais, Jean Dubois, Jacques Forel, Georges Loupiac, Emile Robequain, de Magnin, Rochelin, Georges King.*

NOS PRISONNIERS

Nous apprenons que *S. Delattre* et *H. de Verbizier* ont été faits prisonniers. Nous n'avons aucun détail.

Bobby Kriegk a subi, en Allemagne, l'amputation des deux jambes.

Nous recevons de bonnes nouvelles d'*Emile Granade.*

NOS BLESSÉS ET NOS MALADES

Paul Beyvin a eu la grippe mais a rejoint sa batterie. — *Pierre Condamy* est toujours à l'hôpital 12 à Limoges. — *C. Coquerel* a été grièvement blessé au bras droit ; il est en traitement à l'H. O. E. de Cravant (Yonne). — *Bernard Datcharry* a fait une chute de bicyclette et a été lé-

gèrement blessé. — *René Gounelle* est toujours en convalescence à Cavalaire. — *Jean Guex*, grièvement blessé à l'abdomen par une balle, est soigné à l'hôpital complémentaire 45, Nouveau Lycée, Lyon. — *Robert Hug* a rejoint le front après une courte convalescence. — *Georges Lauga* va de mieux en mieux. — *Paul Laville* a été atteint par les gaz. — *William Luigi,* après avoir été soigné pour une commotion, a été envoyé comme interprète dans un camp. — *Jean Marchaud,* atteint de la grippe, est à l'hôpital complémentaire 37 à Pau. — *Robert Pont* a eu le bras gauche cassé par un éclat d'obus ; il est en traitement à l'hôpital mixte de Libourne. — *Jacques Sabatier* a été évacué d'Orient pour une bronchite et fatigue générale ; il est soigné à Hyères. — *Jean Teyssaire* va beaucoup mieux et est réformé temporairement. — *Daniel Vernier* a rejoint le front.

CITATIONS ET PROMOTIONS

Charles Westphal, sous-lieutenant, est promu chevalier de la Légion d'honneur : « Excellent officier, d'une grande bravoure, animé du plus bel esprit de devoir. A été grièvement blessé le 26 avril 1918 en observant à découvert les mouvements de l'ennemi. Perte de la vision de l'œil gauche. »

Frédéric Forel, sergent, est cité à l'ordre de la

division : « Très bon sous-officier, d'un calme remarquable. S'est distingué tout particulièrement le 10 août dans le nettoyage d'un bois où il avait une mission spéciale très délicate. Dans la même journée, a contribué à la prise d'un village, secondant d'une façon très efficace son chef de section. Blessé grièvement le 19 août 1918. »

René de Richemond, aspirant, est cité à l'ordre du régiment : « Officier énergique ayant fait preuve d'un calme et d'un sang-froid remarquables pendant l'attaque du 8 septembre. A, par sa belle attitude auprès des hommes, contribué à refouler l'ennemi et à atteindre l'objectif fixé. »

André Æschimann est cité à l'ordre de la division : « Caporal infirmier ayant fait preuve d'un courage et d'un dévouement absolus depuis le début de la campagne, s'est de nouveau distingué au cours du fonctionnement intensif et périlleux de la formation aux affaires du Kemmel et de la montagne de Reims en avril et mai 1918. »

Edouard Gide a été cité 1° à l'ordre du corps d'armée : « Sous-officier d'une haute valeur morale. Le 30 mars, s'est porté résolument en avant avec sa section pour arrêter la progression de l'ennemi. S'est cramponné au terrain qu'il a organisé sous un violent bombardement et des feux de mitrailleuses. » Nommé sous-lieutenant, il a eu une seconde citation à l'ordre de l'armée : « Officier mitrailleur, plein d'allant et d'entrain.

Le 13 août a brillamment conduit ses mitrailleurs à l'attaque, élevant leur moral par son calme et sa froide bravoure. A permis de cueillir de nombreux prisonniers et a assuré la défense d'un village malgré de nombreuses contre-attaques. »

André Dietz est cité à l'ordre de l'armée. — *Georges Finiel* est cité à l'ordre du corps d'armée et de la division. — *Georges Herrmann* est cité à l'ordre du corps d'armée. — *Etienne Peyre* et *Emmanuel Peyron* sont cités à l'ordre de la division.

Daniel Lafont, Emile Fabre, Jean Bertrand et *H. Lauth* sont nommés brigadiers. — *Charles Dartigue* est promu sergent. — *H. Neubert* est promu maréchal des logis. — *Conrad Kilian* et *A. Verriest* sont promus aspirants. — *André Lafon, Roger Vène, Ernest Pascal, Auguste Meynard, Henry Suard* sont promus sous-lieutenants. — *Emmanuel Peyron* est promu lieutenant.



NOTES ET DOCUMENTS

LA QUESTION FLAMANDE ET LA FRANCE

De M. Emile Vandervelde, dans le *Manuel général de l'Instruction primaire* (12 octobre 1918) :

«... D'abord, il est absolument tendancieux d'assimiler, comme d'aucuns y tendent, la question flamande à la question irlandaise. En Irlande, il s'agit d'une minorité qui, parlant la même langue que ses vainqueurs, a subi pendant des siècles leur domination. Cette minorité aspire justement, sinon à l'indépendance, du moins à l'autonomie. En Flandre, au contraire, il s'agit d'une majorité, parlant une autre langue que la minorité gouvernante et qui, pendant un certain nombre d'années, faute de droits politiques, n'a pu faire reconnaître ses droits linguistiques.

« Sur sept millions et demi de Belges, il y a, en gros, trois millions de Wallons, ne parlant que le français ; trois millions de Flamands, ne parlant que le flamand ; quinze cent mille personnes parlant les deux langues.

« Mais les Belges bilingues sont, pour la plupart, des Flamands. Sans parler de Bruxelles, ils forment la majorité de la population bourgeoise dans des villes comme Gand, Bruges, et dans une moindre mesure, Anvers. Beaucoup se vantent de leur « culture française » et, tout en parlant assez mal le français, se font un mérite de parler plus mal encore le flamand, « cette langue des paysans et des domestiques ». On les appelait jadis les *Leliaerts*, les gens de la fleur de lys ; on les désigne maintenant sous le nom de *fransquillons*,

et c'est avec eux, généralement, que prennent contact les Français quand ils visitent nos Flandres.

« Or, aussi longtemps que dura chez nous le régime censitaire, avec ses électeurs à 42 francs 32 centimes (20 florins de contributions directes), ce fut cette bourgeoisie francisée des Flandres qui se partagea, avec la bourgeoisie wallonne, le gouvernement du pays. Et. naturellement, elle le gouverna dans la langue de tous les dirigeants : le français.

« Quant aux masses populaires flamandes, — les paysans et les ouvriers du Limbourg, de la province d'Anvers, des deux Flandres, — elles n'avaient pas voix au chapitre. Elles étaient gouvernées, administrées, commandées, jugées — et condamnées — dans une langue qu'elles ne parlaient pas. Quelque sous-ordre leur traduisait, tant bien que mal, les ordres des grands chefs. Un interprète attaché aux tribunaux communiquait leurs explications aux juges. Il ne serait venu à l'idée de personne de parler flamand au Sénat ou à la Chambre des Députés.

« Mais, en 1893, sous la poussée des ouvriers socialistes, et surtout des ouvriers socialistes de Wallonie, le régime censitaire s'effondre. Le suffrage universel succède au suffrage restreint. Les gens du peuple flamand obtiennent le droit de vote. Et, naturellement, comme premier résultat de leur accession à la vie publique, ils exigent que leurs mandataires, soient en mesure de les comprendre : ils prétendent être gouvernés, administrés, jugés, commandés, *dans la seule langue qu'ils comprennent.*

« Ce sont là des revendications si justes, si légitimes, que, s'il s'agissait, non pas de Flamands en contact avec la culture française, mais de Danois ou de Polonais, en contact avec la culture allemande, pas un Français n'hésiterait un seul instant à les accueillir et à les appuyer.

« D'où vient donc que, néanmoins, les revendications linguistiques des populations flamandes se heurtent à de vives oppositions, et qu'après vingt-cinq ans de

suffrage général, elles n'aient reçu encore que des satisfactions partielles ?

« C'est, tout d'abord, parce que, dans nos classes dirigeantes, le français jouit en quelque sorte d'une possession d'état : l'obligation d'apprendre le flamand, pour obtenir des emplois à Bruxelles ou en Flandre, gêne les aspirants fonctionnaires wallons ; ils sont *antiflamingants*.

« Les lois qui créent des cours flamands dans l'enseignement secondaire, afin d'obliger les fils de la bourgeoisie francisée à connaître la langue du peuple avec lequel ils sont ou devraient être en contact, leur apparaissent comme des mesures de contrainte ; ils sont *antiflamingants*.

« Le projet de transformer l'Université de Gand en une Université flamande, de manière à avoir une Université d'Etat flamande et une autre française, est représenté, fort injustement, aux Wallons et aux amis de la culture française comme une menace pour celle-ci ; ils sont *antiflamingants*.

« Il convient d'ajouter que certains flamingants eux-mêmes — un très petit nombre heureusement — font ce qu'ils peuvent pour compromettre une juste cause, par des revendications excessives ou inopportunes. Ils condamnent l'*activisme*, mais ils s'en servent pour réclamer la réalisation *hic et nunc* de tout leur programme, avant que la Belgique ne soit libérée, et que son Parlement n'ait pu se réunir.

« Le mouvement flamand n'est pas, malgré les apparences que d'aucuns veulent lui donner, un mouvement nationaliste ; c'est, dans sa réalité substantielle, un mouvement démocratique. Il grandit, il doit nécessairement continuer à grandir, avec la démocratie même. Dès à présent, dans toute la partie flamande de la Belgique, il n'y a pas un seul député — catholique, libéral ou socialiste — qui n'admette en matière linguistique cette formule, récemment proclamée par le Gouvernement belge : *Egalité de fait et de droit des deux langues nationales*.

« Certes, l'application loyale de ce principe heurtera des habitudes, lèsera des intérêts, provoquera des mécontentements — chez les jeunes bourgeois, par exemple, qui, se destinant aux fonctions publiques, trouvent tout naturel de devoir apprendre le grec ou le latin, mais se hérissent à la seule pensée qu'on les oblige à apprendre la langue maternelle de la grande moitié de leurs compatriotes !

« Mais ceux-là oublient trop que les fonctionnaires sont faits pour le peuple, non le peuple pour les fonctionnaires : ce ne sont pas des coalitions d'intérêts particuliers qui, sous prétexte de défendre la culture française, mettront en échec la ferme volonté des populations flamandes de voir reconnaître leur droit.

« Celui qui écrit ces lignes ne saurait être suspect d'en vouloir à la culture française. Cette culture est la sienne.

« Fils d'un père flamand et d'une mère d'origine française, il a été élevé exclusivement en français. C'est depuis l'Université qu'il a appris un peu de flamand, comme on apprend une langue étrangère. Député d'une circonscription qui compte deux tiers de Flamands, il se trouve dans cette situation pénible de n'être pas en état de parler en public à la majorité de ses électeurs.

« Et son histoire est celle de la plupart des bourgeois de sa génération, séparés par la barrière des langues de la moitié de leurs compatriotes, incapables, par conséquent, d'entrer en communion intime avec eux.

« Il a trop souffert de cette situation pour ne pas souhaiter ardemment qu'elle prenne fin. Il a, depuis vingt ans, accordé son vote à toutes les « lois flamandes ».

« Il a le ferme propos de le faire encore à l'avenir. Et, en agissant ainsi, il a la ferme conviction de ne pas desservir la culture francaise, mais, au contraire, en dernière analyse, d'aider à sa propagation.

« Quoi qu'il arrive, en effet, le français restera la langue commune de tous les Belges instruits. Mais le

jour où tous les Belges instruits seront capables de parler au peuple flamand dans sa langue — autrement que pour lui donner des ordres ou lui tenir des propos de cabaret — la Flandre cessera d'être une sorte de Basse-Bretagne, isolée, repliée sur elle-même, privée de contact avec l'extérieur. Elle s'ouvrira largement à toutes les influences du dehors : or, par droit de voisinage et de tradition historique, c'est l'influence française qui prédomine. Aussi, dût-elle se placer à son point de vue exclusif, la France n'a pas à craindre le mouvement flamand ; elle doit, au contraire, l'appuyer et l'encourager. »

POUR LE CHAPITRE DES CHAPEAUX

De temps en temps, dans les journaux, on fait l'oraison funèbre du chapeau haut-de-forme. On n'a pas manqué de la faire à propos des conscrits de la classe 1920 dont beaucoup, suivant un vieil usage, se sont promenés dans les rues encocardés et coiffés de chapeaux de soie. Pauvre chapeau ! Il mériterait mieux que l'oubli, quand ce ne serait qu'en souvenir de celui qui l'introduisit en France et qui n'était autre qu'un Américain. Ce fut, en effet, Franklin qui arriva à Paris le 11 avril 1790, coiffé d'un chapeau haut-de-forme à larges bords. Immédiatement les chapeliers parisiens fabriquèrent des chapeaux semblables à ceux du grand homme, et comme l'illustre Américain représentait la liberté, ce furent les révolutionnaires qui adoptèrent les premiers le couvre-chef. Et comme les révolutionnaires l'avaient adopté, les gouvernements allemands le prohibèrent jusqu'en 1840. Ainsi l'histoire du chapeau haut-de-forme est un peu l'histoire politique du XIXe siècle.

APRÈS LES MASSACRES D'ARMÉNIE

Un réfugié arménien de la classe élevée a fourni les détails suivants sur la situation actuelle des populations arméniennes.

D'après des témoignages provenant de milieux officiels, il évalue ainsi le nombre des survivants de la tragédie arménienne : A Konia et dans ses environs, 20.000 ; à Alep, 25.000 ; en Cilicie, 10.000 ; à Goudina, Kara-Hissar. Eski-Chehir. 6.000 ; à Yosgate, Césarée, Kharpout, Malatis, 7.000. Total. 93.000.

On évaluait naguère à 2.000.000 le nombre des Arméniens en Turquie. Actuellement, on en compte à peine 100.000, soit 200.000 si l'on veut faire figurer dans l'addition tous les malheureux qu'on a islamisés de force. On évalue à 30 ou 40.000 le chiffre des jeunes femmes enfermées dans les harems, et à 25 ou 30.000 le nombre des orphelins pris par les Turcs pour être élevés dans le mahométisme.

MARC-AURÈLE ET LE CHRISTIANISME

Un des maîtres aimés de l'Université de Paris, M. Victor Delbos, quand il a succombé à 53 ans, le 16 juin 1916, laissait un ouvrage complètement achevé qu'il avait lui-même remis à l'éditeur peu de semaines avant la guerre. Il écrivait à ce sujet à son ami, M. Maurice Blondel, le 1er juin 1914 : « Je viens de compléter les études qui composent mon petit livre : *Figures et doctrines philosophiques*. Il paraîtra sans doute en octobre. Je voudrais qu'il fît quelque bien. » Ce volume vient de paraître (in-16, Plon-Nourrit et Cie, Paris). Il contient des études extrêmement attachantes sur Socrate, Lucrèce. Marc-Aurèle. Descartes, Spinoza, Kant et Maine de Biran. Nous en détacherons la conclusion de l'étude sur Marc-Aurèle :

« Le stoïcisme de Marc-Aurèle n'arrive pas à atteindre, alors même que tant de vues particulières semblent l'en rapprocher, l'idée et la foi chrétiennes. Il ne saurait concevoir une valeur intrinsèque de la personne, supérieure aux fonctions qu'elle remplit selon la nature, et lui créant, par delà l'ordre naturel, des droits que sanctionnent la puissance et la bonté de

Dieu. Même le Dieu de Marc-Aurèle, malgré les effusions qui vont vers lui et qui paraissent parfois lui conférer une sorte de personnalité, reste l'esclave de cette nature qui épuise en la manifestant toute sa faculté de production et d'arrangement. Ainsi reste étranger à Marc-Aurèle tout ce que le Christianisme a spécialement enseigné aux âmes, ce qu'il a spécialement aperçu ou suscité en elles : et le sentiment d'une misère trop profonde pour être soulagée par nos seules ressources, et la conscience d'une réalité positive surnaturelle qui attire invinciblement l'esprit libéré de la matière et qui compense sans mesure le détachement des choses, et la confiance dans l'amour du Père, qui n'est pas seulement un principe de résignation, mais encore le sujet d'une joie inaltérable, qui n'est pas seulement une cause de relèvement pour notre existence finie, mais qui encore enferme la promesse d'une éternité de bonheur. Que l'infirmité de notre condition jointe à l'idée de la plénitude de la vie, appelle un autre ordre que celui que réalise la nature et que conçoit la raison naturelle, c'est ce que la pensée antique ne pouvait admettre, même à l'heure où elle semblait touchée des souffles nouveaux qui passaient sur le monde. Le noble esprit et le grand cœur de Marc-Aurèle n'ont point réussi à se donner l'intelligence ni le sentiment de la signification et de la portée du Christianisme. Quelque part qu'il ait eue personnellement aux persécutions qui, sous son règne, atteignirent les chrétiens, même si l'on pouvait la réduire, toujours est-il qu'il reste à leur égard le représentant du pouvoir impérial, comme il reste à l'égard de leur foi le représentant de l'hellénisme et du stoïcisme. Dans leur mépris de la mort, il n'a vu que l'obstination, manifestée avec fracas, à suivre une consigne, non la disposition intérieure d'âmes libres. (XI, 3.) C'est-à-dire qu'il n'a point participé davantage à leur sens de la vie. Et cette différence d'inspiration profonde se communique, quoi qu'il semble d'abord, aux maximes et aux règles mêmes qui dans le stoïcisme de

Marc-Aurèle a porté à un degré extrême de délicatesse l'estime et la pratique des vertus les plus rares ; il a ressenti en lui singulièrement la soif de la pureté, l'inclination vivace à l'indulgence et à la bienfaisance, le besoin de se déprendre de la vanité des biens sensibles et de se fortifier contre la mort, la satisfaction de se courber sous la loi divine ; mais il n'a conquis ainsi qu'une sorte de spiritualité abstraite et négative, faite de résignation et de renoncement sans plus, sévère et morne dans sa douceur même. Ce livre des *Pensées* est comme une exquise fleur d'automne, à la tête penchée, aux teintes pâles, à la grâce fragile, que porte dans un élan suprême de vitalité, mais avec une sève déjà presque tarie, la sagesse païenne : il n'est pas l'épanouissement de germes capables de fructifier avec vigueur et de préparer la renaissance de nouveaux printemps. Il y a dans la tristesse même qui s'en exhale plus que la plainte involontaire d'un cœur endolori par les épreuves et désabusé des choses : il y a le signe de la mort d'un monde. — C'est ailleurs qu'a été annoncée la « bonne nouvelle », ailleurs qu'a été dite la « parole de vie ».

L'ANCIEN TESTAMENT ET L'ÉVANGILE

M. Lucien Gautier, dans la *Revue de Théologie et de Philosophie* (numéro d'avril-juillet 1918), étudie la grave question des rapports de l'Ancien Testament avec les circonstances actuelles. Il démêle avec soin les deux courants qui, dans les vieux livres, se rencontrent, se mêlent et se combattent. L'un vient de la terre, en porte la marque ; il est fait de passions humaines, d'instincts terrestres et matériels. L'autre vient de Dieu et conduit à Dieu. Nous détacherons de cette étude ce qui se rapporte à ce second courant :

« S'il n'y avait, dans les livres de l'ancienne alliance, pas d'autres manifestations de la vie religieuse que celles relevées jusqu'ici ; si le courant terrestre était le

seul qui y coulât à pleins bords ; s'il était juste de dire, comme on l'a fait récemment, que tel fait, survenu au cours de la guerre actuelle, pourrait « à bon droit se réclamer de Yahvé, le Dieu d'Israël », tandis que ce n'était que « la caricature de l'esprit chrétien » ; s'il en était ainsi, il y aurait lieu de donner raison à ceux qui, péniblement impressionnés par ces constatations, voudraient enlever à l'Ancien Testament la place qu'il occupe dans l'Eglise chrétienne. On le conserverait, cela va sans dire, comme document historique ; comme source d'informations, précieuse et même indispensable ; mais on cesserait d'y chercher édification et inspiration.

« Heureusement, nous ne sommes pas réduits à cette douloureuse extrémité. A côté de l'élément humain, il en est, dans ces écrits bibliques, un autre qui se révèle et s'impose à l'attention, au respect et à l'adhésion du lecteur chrétien. C'est là le second courant dont nous avons parlé, celui qui procède de la source la plus haute, celui qui entre en lutte avec les penchants terrestres, avec les vues étroites et partiales, celui qui conduit de progrès en progrès et de victoire en victoire, à la connaissance de plus en plus parfaite du vrai Dieu et qui achemine l'avènement du culte en esprit et en vérité.

« Les excroissances et les déviations que nous avons eu le regret de devoir signaler ne doivent jamais nous faire perdre de vue l'existence d'une loi, sainte et bienfaisante, expression de la volonté d'en-haut. Il n'a pas été donné d'emblée au peuple israélite d'en mesurer toute la portée, d'en comprendre la profondeur et d'en tirer les conséquences. Mais nous voyons les serviteurs de Dieu se dresser, avec la plus courageuse résolution, en face des erreurs, des abus, des excès et des injustices. Un Nathan s'élève contre le roi David lui-même, convaincu d'un double crime ; il lui arrache l'aveu de sa faute et le conduit au repentir. Un Elie surgit à l'improviste devant Achab, dénonçant au nom de Dieu le meurtre et la spoliation dont le couple royal vient de se rendre coupable. Le même prophète entreprend et

poursuit, dans son intrépide campagne contre Baal et contre ses adorateurs, la tâche de démontrer que tout vient de Yahvé, rien des faux dieux, et que c'est à Yahvé seul qu'il faut rendre hommage ; après lui, Osée fait ressortir, dans les termes les plus touchants, que seul Yahvé est l'auteur et le distributeur de toutes les bénédictions dans tous les domaines.

« Au VIIIe siècle, la grande voix du prophétisme se fait entendre de plusieurs côtés. De la bouche de ces vaillants champions de la vérité sortent les revendications dictées par leur foi en Dieu et par la haute conception qu'ils se font de lui et de ses exigences. Ils s'attaquent avec véhémence aux préjugés séculaires dont se nourrit la piété traditionnelle. Ils ne contestent pas le lien étroit qui unit Israël à Yahvé, mais ils en tirent une conclusion tout autre que leurs compatriotes. Par la bouche d'Amos, Dieu adresse cette parole à son peuple (III, 2) :

Je vous ai choisis, vous seuls, parmi toutes les familles de la terre ;
C'est pourquoi je vous châtierai pour toutes vos iniquités.

Et plus loin (IX, 7) :

N'êtes-vous pas pour moi comme les fils des Ethiopiens, Fils d'Israël ? dit Yahvé.
N'ai-je pas fait sortir Israël du pays d'Egypte.
Comme les Philistins de Caphthor et les Syriens de Kir ?

« De pareilles déclarations sont significatives : elles sauvegardent la pleine réalité de la relation établie entre Yahvé et Israël, mais elles battent en brèche les fausses conséquences qu'un nationalisme exclusif avait tirées d'un fait vrai en soi. Elles insistent sur le caractère moral de cette relation, et soulignent le principe essentiel qu'il n'y a pas de droits sans devoirs. Les malheurs d'Israël ne sont pas l'œuvre de ses ennemis,

et encore moins celle des dieux de ces peuples. C'est Yahvé lui-même qui soumet la nation de son choix aux châtiments qu'elle a mérités, et, s'il agit ainsi. c'est qu'il est avant tout le Dieu de la justice. Toutefois la justice, selon les prophètes hébreux, ne consiste pas seulement à rendre d'une façon stricte à chacun ce qui lui est dû. Elle a une aspiration plus haute : elle tend à la suppression du mal et à l'avènement du bien. Il en résulte que la punition infligée au coupable n'est pas seulement la sanction inhérente à la notion de loi. mais qu'elle se propose la correction et la régénération de celui qui la subit; en d'autres termes elle est une épreuve, dure mais salutaire. La justice n'est donc pas conçue par les prophètes comme contrastant avec la clémence, la miséricorde et l'amour. Osée, qui fait ressortir avec tant de chaleur la notion du Dieu qui aime, accentue tout particulièrement ce but de purification. C'est lui qui met dans la bouche de Dieu cette déclaration sublime (XI, 9) :

Je suis Dieu et non pas homme;
Je suis le saint au milieu de toi ;
Je ne viendrai pas avec colère (ou, d'après une autre interprétation : pour exterminer).

« Lorsque, peu d'années plus tard, Esaïe éleva la voix. dans Jérusalem menacée, pour faire connaître les desseins de Dieu, il proclama, avec plus de netteté encore et de force que ses devanciers, la souveraineté universelle de Yahvé. Telle est en effet la signification du chant céleste que, dans une vision, le prophète entend sortir de la bouche des séraphins (VI, 3) : Yahvé seul est saint, seul divin, seul Dieu ; le domaine de sa majesté, c'est la terre entière. Quand la formidable puissance assyrienne surgit à l'horizon, prête à envahir, dans sa marche vers l'Égypte, toute l'Asie occidentale, Israël, puis Juda passeront par une crise terrible. Mais ce ne sont pas, comme on l'eût supposé en d'autres temps et dans d'autres milieux, les dieux étrangers qui déchaînent ces masses conquérantes ; c'est Yahvé lui-même.

L'Assyrie est « la verge de sa colère » (Es. X, 5) : l'œuvre qu'elle accomplit est l'œuvre du Seigneur (X, 12). Quand le but aura été atteint, l'instrument sera brisé et « le reste d'Israël » reviendra à Dieu (X, 20-21).

« Ce qui domine l'horizon prophétique. c'est la perspective d'une ère bénie où la justice règnera, où la terre sera remplie de la connaissance de Yahvé, où le roi terrestre, que Dieu aura revêtu de son esprit. jugera avec équité et droiture, où querelles et injustices disparaîtront ; et non seulement il en sera ainsi « sur toute la montagne sainte de Yahvé », mais les nations y affiueront ; elles ne tireront plus l'épée l'une contre l'autre et l'on n'apprendra plus la guerre.

« Un nouvel idéal est substitué à celui d'autrefois. La force, la victoire. la domination ne sont plus les biens proposés aux efforts et aux espérances d'Israël. Justice, droiture, obéissance, fidélité, connaissance de Dieu (c'est-à-dire expérience de sa vraie nature et communion avec lui), telles sont les paroles coutumières et significatives dans la bouche des prophètes, tel est leur *leit motiv*. Et, dans un passage dont la date et l'auteur sont controversés, mais qui est une des perles les plus précieuses du receuil des prophètes (Es. XIX, 25), les deux grands empires païens, les peuples oppresseurs sont associés à Israël dans les promesses de bénédictions :

L'Eternel des armées les bénira, disant :
Bénis soient l'Egypte, mon peuple,
L'Assyrie, œuvre de mes mains
Et Israël, mon héritage.

« Si c'est là, avant tout, le programme présenté à la nation dans son ensemble, le moment ne tardera pas à venir où, avec maints psalmistes, avec Jérémie, avec Ezéchiel la même tâche est présentée à la conscience individuelle. Nous lisons au livre de Michée (VI, 8) :

On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien,
Et ce que Yahvé demande de toi :

C'est que tu pratiques la justice,
Que tu aimes la miséricorde,
Et que tu marches humblement avec ton Dieu.

« A son tour, Jérémie rend un témoignage analogue (IX, 23-24) :

Ainsi dit l'Eternel :
Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse,
Que le fort ne se glorifie pas de sa force,
Que le riche ne se glorifie pas de sa richesse.
Mais que celui qui veut se glorifier se glorifie
D'être intelligent et de me connaître,
De savoir que c'est moi, Yahvé,
Qui fais sur la terre bonté, droit et justice :
Car c'est à ces choses-là que je prends plaisir, dit Yahvé.

« On le voit : profonde est la modification survenue ; sans hyperpole il est légitime de parler de réformation et de transformation. Il serait cependant injuste, — et historiquement inexact, — de méconnaître que, grâce à quelques-uns de ses meilleurs éléments, l'ancienne religion d'Israël, celle qui a précédé l'ère prophétique, a providentiellement préparé les voies à cette étape nouvelle et que, si un tel progrès a pu s'accomplir, c'est que des germes féconds avaient, dès l'âge mosaïque, été déposés dans le sol.

« Ainsi, l'influence directe d'en-Haut s'est fait sentir dès l'origine ; ce que nous appelons le courant divin n'a pas commencé seulement avec les prophètes du IXe et du VIIIe siècles, mais il s'est incontestablement renforcé à partir d'Elie et surtout d'Amos.

« Après ceux-ci, un pas en avant va encore être fait. De la notion de force, on avait passé à celle de justice ; avec Osée, avec l'école deutéronomique, on était même arrivé au Dieu qui aime et qu'on doit aimer « de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force ». Maintenant il faut aller plus loin et mettre en relief l'idée de l'humilité et de la souffrance. Déjà Jérémie, dans ses paroles et surtout dans sa vie, rend un écla-

tant hommage au rôle de l'épreuve dans l'éducation de l'homme et dans la préparation du royaume de Dieu. Il est, au cours de sa longue carrière d'apôtre et de martyr, il est un homme de douleurs. La semence qu'il répand est féconde. Son successeur immédiat, Ezéchiel, d'une façon moins pathétique sans doute mais avec une éloquence incisive, agit dans le même sens. Toutefois, c'est surtout le prophète de l'Exil, le Second Esaïe, qui, continuant Jérémie, s'élève plus haut encore et trace, pour aboutir à la victoire finale, le douloureux sentier sur lequel doit s'avancer le Serviteur de l'Eternel. Sa voix est celle du consolateur, qui montre, par delà les temps d'humiliation et d'adversité, l'aurore des temps nouveaux. *Per crucem ad lucem*, tel est le thème fondamental de sa prophétie et l'on a pu, à juste titre, l'appeler l'Evangéliste de l'ancienne alliance. Ses appels et ses promesses sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les citer ici ; le passage capital de son œuvre (LII, 13-LIII, 12) est présent à la mémoire de chacun. Qui niera qu'il s'en dégage une impression d'héroïsme ? mais d'un héroïsme bien différent de celui qui se manifeste dans les exploits guerriers. En l'écoutant parler ainsi et décrire les souffrances de la pure et noble victime, on entend résonner par avance les accents du Sermon sur la montagne, et il semble que, debout au bord de la Voie Douloureuse, on regarde passer le cortège en marche vers le Calvaire.

« Plus de cinq siècles devaient encore s'écouler avant que cet enseignement d'une portée si haute vînt s'incarner en Jésus et trouver en lui son couronnement. Durant cet intervalle, la parole du Second Esaïe n'a pas éveillé autant d'échos qu'on aurait pu le souhaiter. Les préoccupations religieuses du judaïsme se sont tournées vers d'autres problèmes. Il importe toutefois de relever, dans le livre des Psaumes, de nombreux passages mettant en lumière le rôle des humbles, de ceux qui, appelés à vivre dans l'obscurité, souvent même dans la misère et sous l'oppression, n'en sont

pas moins l'objet de la sollicitude et de la bénédiction divines, en raison de leur foi, de leur soumission et de leur inébranlable espérance.

« D'autres problèmes, disions-nous, attiraient et retenaient l'attention des Juifs de la période postexilique. Sous une forme nouvelle, l'ancienne idée du Dieu national reparaît à cette époque. Plus que jamais, Yahvé est revendiqué comme le Dieu du peuple élu. Ce n'est plus, il est vrai, en face des divinités étrangères : le néant de celles-ci est désormais un fait acquis, une vérité évidente. Mais si le Dieu d'Israël est incontestablement le seul, le maître souverain du ciel et de la terre, son peuple ne doit-il pas conserver une position privilégiée, et les autres nations se contenter d'un rang inférieur ? Cette conception particulariste tend à s'emparer des esprits, elle jouit d'une manifeste faveur et entre pour une large part dans l'élaboration de la doctrine pharisaïque. Un patriotisme exclusif, aux vues étroites, trouve son compte dans ce système. Plusieurs faits caractéristiques sont là pour illustrer cette tendance, à laquelle n'échappent pas complètement certains personnages d'ailleurs fort sympathiques, tels que Néhémie. Le livre d'Esther constitue, dans le même sens, un témoignage encore plus décisif. Mais l'esprit prophétique n'a pas cessé de souffler : il se manifeste dans ce merveilleux plaidoyer qu'est le livre de Jonas. Que nul ne se laisse arrêter par certains détails surprenants qui émaillent ces quelques pages ; que l'on s'attache bien plutôt à la leçon sublime qui s'en dégage, celle d'un Dieu de miséricorde qui étend ses compassions sur toutes ses créatures, qui prend pitié d'une grande cité païenne et qui, pour emprunter un mot d'Ezéchiel, ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie.

« La tendance particulariste n'est pas, au sein du judaïsme, la seule manifestation du courant réfractaire à l'action révélatrice de Dieu. Dans un autre domaine encore, on constate une opposition sans cesse renaissante et croissante aux principes de haute spiritualité

qu'avaient mis en lumière les prophètes de la grande époque. Les uns après les autres, ceux-ci s'étaient élevés contre le formalisme, avaient démontré l'inanité des rites et des sacrifices et affirmé que la véritable piété ne consistait pas à accomplir minutieusement les multiples ordonnances de la loi. Amos, Osée, Esaïe, Jérémie, tous avaient abondé dans ce sens. Mais l'instinct légaliste survécut à ces protestations des consciences les plus étroitement en communion avec Dieu. Au sein de la communauté juive, plusieurs siècles durant, un système d'observances, toujours plus rigoureuses, s'établit souverainement : autre trait du pharisaïsme non moins caractéristique que la tendance particulariste. Ici encore, la parole décisive devait être prononcée par Jésus. Au particularisme, il a répondu par ces mots adressés à la Samaritaine : «... ni sur cette montagne, ni à Jérusalem... Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité » (Jean IV, 21, 24). Au légalisme, Jésus a opposé cette parole : « Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres » (Jean XV, 17) ».

 

COIN DES NOUVELLES

FÉDÉRATION FRANÇAISE

On sait que Charles Grauss et Samuel Williamson ont été associés dans l'œuvre des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens. Il a donc été tout naturel de consacrer à leur souvenir une seule et même réunion patriotique et religieuse. Elle a eu lieu le dimanche 27 octobre, à 2 heures et demie, au temple de l'Oratoire. Elle était présidée par M. Raoul Allier en sa qualité de vice-président du Comité national des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens et de président de la Fédération française des Associations Chrétiennes d'Etudiants. Des allocutions souvent poignantes ont été prononcées par M. Emmanuel Sautter, directeur de l'œuvre des Foyers du Soldat et ancien secrétaire général du Comité National des Unions ; M. Henry Ahier, membre du Comité des Unions de la Seine ; M. Georges Diény, commissaire national des Eclaireurs Unionistes de France. Tandis que ces trois orateurs, sans négliger de parler de Grauss, ont mis surtout en lumière la physionomie de S. Williamson, notre président s'est attaché, comme c'était naturel, à faire revivre la personnalité morale de Charles Grauss. Son discours sera publié. L'affluencc du public a été considérable et l'on a senti à quel point le deuil de notre Fédération et celui des Unions sont partagés par tous ceux que préoccupe l'œuvre de reconstruction qui devra suivre la guerre.

LILLE

Ceux de nos amis qui ont assisté à l'inoubliable Congrès de Toulouse, en 1913 — le Congrès où se fonda l'union des « Volontaires du Christ » — se souviennent du rapport vibrant qui fut présenté par notre ami, le pasteur Pierre Bosc, de Lille : « l'Appel

des foules ». Depuis le commencement de la guerre, nous savions M. Bosc enfermé dans la ville esclave et nous n'avions aucune nouvelle de lui. Ce que nous apprenons aujourd'hui nous remue jusqu'au fond du cœur. Nous l'empruntons à une révélation faite par M. Paul Ginisty dans le *Petit Parisien.* M. Paul Ginisty a trouvé le document dans les archives de l'hôtel de ville de Lille :

« En janvier de cette année, l'autorité allemande réclama vingt nouveaux otages qui devaient être envoyés au loin, traités avec toutes les rigueurs imaginées par les envahisseurs. Or, à peine ces exigences du gouverneur von Graevenitz étaient-elles connues que le maire de Lille recevait cette communication :

« Monsieur le Maire,

« J'ai appris qu'il était question de transporter
« en Allemagne un certain nombre d'otages pris
« dans notre ville. Je sais que, en semblables circons-
« tances, on désigne de préférence des personnalités
« plus marquantes que je ne suis. Je me fais pourtant
« un devoir de me mettre à votre disposition. Si donc
« un des otages désigné se trouvait empêché par son
« âge, son état de santé ou telle autre circonstance, je
« vous prie de vous rappeler que vous pouvez faire
« appel à moi. Pierre Bosc. »

Ajoutons que l'offre de M. Pierre Bosc, transmise par le maire de Lille aux Allemands, a été dédaigneusement repoussée par ceux-ci et c'est seulement à ce fait qu'il a dû de n'être pas transporté dans un camp de représailles en Lithuanie où le régime a été particulièrement dur. En réclamant la faveur de faire partie du convoi d'otages emmenés selon les méthodes assyro-babyloniennes, notre ami pensait notamment à un professeur de sciences, M. Buisine, dont il savait la santé dangereusement atteinte et qui était hors d'état de supporter les fatigues auxquelles, comme ses compagnons d'infortune, il allait être condamné.

Mais les Allemands avaient décidé que M. Buisine serait déporté : il l'a été et il en est mort.

Au moment d'envoyer le *Semeur* a l'impression, nous manquons encore d'informations précises sur nos amis de Lille. Nous savons que le père de notre cher Francis Monod, M. le pasteur Paul Monod. a beaucoup souffert durant l'occupation allemande. Il a souffert dans sa santé, altérée par les privations de toutes sortes, dans son ministère entravé par les vexations quotidiennes. dans ses affections de famille mises à la plus cruelle épreuve. Pendant quatre ans, il a été sans nouvelles de sa mère qu'il savait gravement malade et que, Dieu merci, en dépit de toutes les craintes, il a pu embrasser de nouveau. Dans le court instant qui a séparé la première occupation de Lille et celle qui devait se prolonger ensuite si cruellement, il a appris la mort de son fils aîné. Quelques jours avant de recevoir l'affreuse nouvelle, il avait prêché sur ce texte : « Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ».

Un des fondateurs de notre Fédération, M. Vallée, a joué, pendant toute l'occupation, un rôle sur lequel nous aurons à revenir. Il a assumé pendant quatre ans l'entière direction de l'œuvre d'évangélisation de Fives, qu'il a maintenue, par un extraordinaire dévouement, à un niveau satisfaisant. Il en a fait un véritable centre de vie spirituelle. De plus, il a exercé, en qualité d'inspecteur du Comité d'alimentation de la France, une activité d'ordre général qui a été très appréciée dans tous les milieux. Enfin, il a continué à donner quelques cours de mathématiques à l'Institut industriel de Lille auquel il avait été affecté, l'école des Arts et Métiers se trouvant fermée du fait de la guerre.

Nous savons d'une façon sommaire que notre groupe de Lycéens chrétiens, singulièrement réduit et réuni à une autre œuvre de jeunesse, a pu se maintenir, malgré toutes les difficultés, pendant l'occupation allemande. Malheureusement, un de ceux qui le

composaient a été, comme tant d'autres, enlevé par les Allemands. Un autre, bravant tous les dangers, a trouvé le moyen de s'évader. Nous espérons donner prochainement des détails plus circonstanciés.

CHINE

Le général Li Shun, gouverneur militaire de la province de Kiangsu, vient de doter l'Union chrétienne de Nanking, sa capitale, d'un splendide terrain de construction, à l'un des carrefours les plus fréquentés de la ville.

Lettré et soldat à la fois, le général Li Shun fut chargé, en 1900, de pacifier les provinces de Shantung et de Chili après l'insurrection des boxers. C'est en pacificateur qu'il comprit aussi la mission dont la République le chargea plus tard dans la province de Honan et à Kiangsi. Avocat militant de la paix, il a résisté à toutes les tentatives faites pour l'entraîner dans la guerre civile.

Il occupe maintenant le centre stratégique d'où il peut travailler à la paix entre le Nord et le Sud. Nanking a une importance telle qu'en 1913, lors de la révolution, elle changea trois fois de maître. C'est le centre universitaire officiel ; les étudiants s'y comptent par milliers. L'Association y est devenue une grande force. Le don généreux du général Li Shun lui permettra d'ériger, après la guerre, un bâtiment modèle.

Ces faits sont d'autant plus intéressants que la Chine traverse actuellement une des crises les plus graves de son existence millénaire.

M. Sherwood Eddy, au retour d'une campagne d'évangélisation intensive à travers la Chine, conclut ainsi l'étude qu'il publie dans le numéro d'octobre de l'*Internatioual Review of Missions :* « C'est l'heure de prier et de travailler pour la Chine. Elle a besoin maintenant de l'amitié et de l'aide désintéressée des nations chrétiennes. Les forces du mal sont déjà sur le champ de bataille. Puissent les forces du bien être au moins aussi actives, aussl hardies, aussi infatigables et irré-

ductibles, car la Chine se trouve aujourd'hui à la croisée des chemins. »

ÉTATS-UNIS

Une importance toute spéciale a été donnée cet été aux « conférences » pour étudiants étrangers. Cinq assemblées de ce genre ont réuni un total de 240 étudiants appartenant à vingt-cinq nationalités différentes. A l'une des réunions, vingt hommes de nations diverses ont répété l'un après l'autre, chacun dans sa langue maternelle : « Dieu est notre Père ; nous sommes tous frères. »

A Northfield, les délégués étrangers ont adopté à l'unanimité une résolution visant les moyens pratiques de développer et de propager dans leurs pays respectifs les sentiments de confiance et de bonne volonté réciproques nés du contact mutuel. Notons, entre autres, ces deux moyens :

A l'étranger : « répandre des renseignements exacts sur nos peuples respectifs, leur histoire, leur supériorité, leur part dans l'œuvre de la civilisation, avec un franc exposé des obstacles qu'on y rencontre sur la voie de l'accord international. »

De retour dans notre patrie : « Ne laisser passer aucune occasion de dissiper tout malentendu, toute interprétation fausse qui puisse naître dans l'esprit de notre peuple relativement aux nations étrangères. »

GRANDE-BRETAGNE

La Fédération des Etudiants Chrétiens de Grande-Bretagne et d'Irlande a célébré la vingt-et-unième année de service de son secrétaire général, notre ami M. Tissington Tatlow. Né en 1876 à Grossdoney, il a fait ses études en Irlande. Il se destinait au ministère dans l'Eglise anglicane dont il a reçu la consécration. Attiré par l'œuvre de la Fédération, il a rempli successivement, depuis 1897, les fonctions de secrétaire itinérant, puis de secrétaire général du mouvement anglais.

Il a dirigé en même temps la revue de la Fédération britannique, le *Student Movement*. De 1900 à 1902, il fit un séjour à la Faculté de Théologie de Dublin pour revenir à la Fédération avec l'autorisation de l'évêque de Londres. Depuis seize ans, il n'a plus interrompu un travail qui a été extrêmement fécond et accompli dans un esprit de largeur et de consécration.

Au moment où la libération de la Serbie se poursuit pleine de promesses, il est intéressant de noter qu'un noyau de bonnes volontés s'organise en vue du travail à entreprendre parmi les étudiants dans ce pays, après la guerre.

Sous la direction de M. A.-W. Blaxall, qui consacre tout son temps aux étudiants serbes en Angleterre, une conférence s'est réunie à Haslemere (Surrey) en avril dernier. Un comité provisoire s'est formé avec M. A. Vidakovitch, de St-John College Oxford, comme secrétaire.

PAYS-BAS

Nous empruntons à un rapport du Dr H. C. Rutgers les détails suivants sur l'Association Chrétienne d'Etudiants en Hollande :

« Depuis quelques années un courant de spiritualisme se manifeste parmi les étudiants hollandais. Le matérialisme d'autrefois a pris fin et l'on voit surgir de nos jours une tendance manifeste du côté de la religion.

« Parmi les résultats dont ce phénomène est la source, nous devons signaler un développement marquant des « mouvements » religieux. Il y a quelques dizaines d'années, de tels mouvements à base religieuse ne se rencontraient que dans quelques-unes de nos Universités. Aujourd'hui nous saluons l'existence d'un nombre croissant de fortes organisations au milieu de nous. A côté de notre « Association hollandaise », il en existe deux autres : les « Unions catholiques

romaines » et l' « Association chrétienne des étudiants libéraux », qui comptent plus de sept cents membres. Nous avons, en outre, des Unions d'Etudiants calvinistes, des Unions sionistes d'Etudiants et des Unions pour l'étude des questions religieuses et morales. Toutes ces sociétés, qui datent de vingt où trente ans, sont dans une situation prospère, au point qu'elles embrassent aujourd'hui plus du tiers des étudiants hollandais. A preuve du développement rapide de ces sociétés, nous citerons l'exemple de notre « Association » hollandaise. En 1915, le nombre des membres était de 553, en 1916 de 669 et de 783 dans l'automne de 1917. C'est, à l'heure qu'il est, l'Union d'Etudiants la plus nombreuse chez nous ; elle embrasse plus du dixième de tous les étudiants du pays.

« Le développement de ces associations religieuses s'est établi non pas tant dans les Facultés de théologie, dont les élèves ne cessent d'aller en diminuant depuis quelque dix ans, mais plutôt dans les Facultés de médecine. Nous comptons, en effet, 165 membres en médecine, 160 en théologie, 135 en droit et 108 élèves ingénieurs. Si l'on fait exception des étudiants en théologie, on constate que, dans les autres Facultés, l'accroissement est identique dans toutes nos Universités, si bien que le développement de notre œuvre se fait normalement dans chaque Faculté.

« Le « Mouvement » en Hollande fut fondé en 1895 et débuta d'abord faiblement chez les étudiants en théologie. La première Conférence d'été eut lieu en 1896, elle comprenait 70 membres. Pendant longtemps l'accroissement ne se fit que lentement, mais son champ d'action s'étendait peu à peu. Dans les premières années, on n'eut de conférences qu'en été et en hiver, et des Unions locales avec réunions de Cercles bibliques et un journal hebdomadaire. A cela vinrent s'ajouter bientôt des Camps pour garçons, des Cercles pour études de la Mission, des Clubs d'été pour jeunes filles et des Cercles d'études sociales. En 1912, nous eûmes la visite du D[r] John Mott et de M. Robert-P. Wilder.

Dès lors, le Mouvement prit un essor nouveau. L'œuvre exigeait maintenant plus de temps et plus de travail que n'en pouvaient donner des étudiants appelés à se préparer en vue de leurs examens ; le besoin d'un secrétaire permanent se fit sentir. L'année suivante, il fut nommé. Bientôt on s'aperçut que l'œuvre entreprise devait nécessairement développer son organisation pour saisir les occasions nombreuses qui se présentaient à elle d'étendre son rayon d'action. Dans leur réunion de 1914, les délégués reconnurent la nécessité de posséder une maison centrale et un second secrétaire permanent. A quelques jours de là éclatait la guerre.

« On crut d'abord que toute notre œuvre était compromise. Il n'en fut rien. Durant l'hiver de 1914 les assemblées de délégués purent se convaincre que des horizons nouveaux s'ouvraient devant nous. En présence des nombreux besoins qui surgissaient de tous les côtés, le Comité reçut pleins pouvoirs d'aller de l'avant. L'auteur de ces lignes, alors pasteur de l'Eglise libre dans l'île de Marken, fut appelé à assumer la fonction de secrétaire, avec, comme associé, le Dr M. van Rhyn, de l'Université de Copenhague. Une maison convenable s'offrit à nous à Bloemehenvel, dans le village de Zeist, près Utrecht, et notre nouveau home fut inauguré en 1916.

« A partir de ce moment, les « Camps » pour gymnasiens et collégiens et les Conférences prirent une vigoureuse extension. Le nombre des Camps fut doublé. Nous en comptons maintenant six, comprenant trois cents futurs étudiants. La Conférence d'été élargit ses cadres et fut précédée d'une Conférence de « leaders ». On institua des conférences spéciales, en septembre, pour étudiants de première année, avant leur rentrée à l'Université. La possession d'une maison centrale, avec des secrétaires en permanence, rendit possible la création de plusieurs activités nouvelles.

« Un terrain autour de notre maison nous permit de recevoir une vingtaine d'hôtes. Voici la liste des innovations remontant à cette date :

« 1° Conférences de « week-end » (du samedi au lundi) pour les associations locales au début de l'année accadémique, afin de permettre aux membres de se connaître et de passer quelques jours ensemble à discuter les projets pour l'année nouvelle.

« 2e Cours bibliques pour étudiants, afin de les préparer à diriger les Cercles d'étude biblique. Ces cours, de huit jours chacun, sont placés sous la direction spéciale du Dr van Rhyn.

« 3° Réunions de « weck-end » pour gymnasiens des Campements et pour jeunes filles des Clubs d'été.

« 4° Facilités accordées à quelques étudiants de faire dans la maison des séjours de plusieurs semaines ou de plusieurs mois, afin de s'y préparer en vue de leurs examens.

« 5° Conférences pour étudiants de la même Faculté dans le but d'étudier le rôle du christianisme dans leur sphère spéciale d'études et dans leur vocation.

« Nous avons eu des conférences pour étudiants en médecine, en sciences, en droit, en pédagogie et en beaux-arts. Notre Comité débuta en consultant des professeurs, anciens membres de l'Association. Ainsi deux professeurs réputés, que nous savions sympathiques à notre œuvre, furent priés d'établir le programme d'une rencontre des « dons » (répétiteurs) (1) des Facultés de médecine et de sciences. Une quinzaine d'entre eux vinrent passer trois jours dans notre maison, sous la présidence de deux professeurs, à discuter des sujets tels que : « Foi et Science », « Evolution ». etc. Le but était l'élaboration d'un concours de conférences d'étudiants sous la direction de quelques-uns de ces *dons*. Cependant une nouvelle rencontre préalable des aînés fut jugée nécessaire. Elle doit avoir lieu en janvier et fixer le programme des Conférences pour étudiants. Nous comptons gagner ainsi peu à peu toutes les Facultés. Nous avons été heureux de voir

(1) Etudiants aînés qui font partie des rouages officiels de l'Université.

nos efforts dans ce sens rencontrer autant d'écho auprès des amis de notre « mouvement ».

« Le travail ainsi organisé prit un tel élan que notre maison devint bientôt trop petite. C'est ce qui nous engagea à louer le château de Hardenbroek, près Driebergen, dans le voisinage d'Utrecht, entouré de cent vingt hectares de terre. Notre nouvelle maison peut recevoir une quarantaine d'hôtes, avec possibilité de tirer parti de dépendances si le besoin s'en fait sentir.

« Ce n'est pas seulement parmi les étudiants que notre action prend de l'accroissement ; le nombre de nos membres étudiantes grandit tout aussi rapidement : nous en comptons actuellement 122. Une secrétaire spéciale, Mlle M. Barger, nous prête un précieux concours, tout en continuant son enseignement à l'école.

« Dans nos Universités, étudiants et étudiantes sont sur le même pied. Nos Associations locales comprennent aussi les deux sexes. Il en est de même dans les Conférences. Exception est faite pour les étudiants et étudiantes de première année. L'an dernier, nous eûmes deux clubs d'été pour jeunes filles futures étudiantes. Comme nous avons été obligés de refuser, faute de place, plusieurs jeunes filles, nous projetons de créer un troisième club.

« Nous sommes heureux d'avoir pu faire face à toutes nos dépenses, grâce à l'appui que nous ont donné les amis de notre œuvre. Si l'on tient compte du fait que notre budget, qui était de 8.000 francs la première année, atteignait l'an dernier 32.000 francs et est aujourd'hui de 50.000 francs, on comprendra que nous ayons lieu d'être reconnaissants.

« Notre maison a été immédiatement déclarée d'utilité publique et, comme telle, elle est exonérée de tout impôt. Cela nous vaut, en outre, des facilités pour le chauffage, l'éclairage et la nourriture. Aussi avons-nous pu tenir sans difficultés nos conférences et nos cours et nous avons lieu d'espérer qu'il en sera de même durant tout l'hiver.

RUSSIE

Nous manquons de nouvelles — et personne ne saurait s'en étonner — sur ce qui a pu arriver à nos amis de la Fédération des Etudiants. Nous savons seulement que, durant l'année 1917, l'œuvre s'est poursuivie en dépit des circonstances les plus défavorables. A Pétrograd, six cercles d'études bibliques se sont réunis régulièrement. Les réunions du dimanche ont eu lieu presque chaque semaine et le Foyer est resté ouvert. A Odessa, une réunion publique organisée par l'Union des Etudiants a trouvé un auditoire de cinq à six cents personnes. Mais, depuis les premiers jours de 1918, c'est une nuit totale qui enveloppe ce monde en révolution.

SUISSE

A propos de la mort de Charles Grauss, nous avons reçu deux messages qui nous sont allés au cœur. L'un nous est venu de l'Association chrétienne d'Etudiants de Genève et était signé de son président, M. Etienne Kruger. L'autre nous a été adressé au nom de l'Association chrétienne suisse d'Etudiants par son secrétaire général, M. F. de Rougemont. Tous deux nous disent de la façon la plus touchante en quelle estime et quelle affection était tenu celui que nous pleurons. Comme nous, nos amis de Suisse comptaient sur Grauss pour l'œuvre des grandes reconstructions nécessaires, et notre affliction est devenue la leur. Nous remercions ici ceux qui nous ont donné cette marque de fidèle attachement. La communion avec eux, dans la douleur comme dans l'espérance chrétienne, est pour nous une grande force.



Le Gérant : A. COUESLANT

CAHORS & ALENÇON, IMP. COUESLANT. — 20.969

Liste des Groupes d'Etudiants Chrétiens Français

Pour Renseignements complémentaires s'adresser à Mlle VIGUIER, 41, rue de Provence

Agen. Groupe de Lycéens.
Aix. Groupe d'Etudiants, Groupe de Lycéens.
Alais. Groupe de Lycéens.
Belfort. Groupe de Lycéens.
Besançon. Groupe d'Etudiants et Lycéens. Groupe de Lyceennes.
Bordeaux. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Association d'Etudiantes et de Lycéennes.
Caen. Association des Etudiants.
Epinal. Groupe de Lycéens.
Grenoble. Association d'Etudiants,
La Rochelle. Groupe de Lycéens.
Lille. Groupe d'Etudiants,
Limoges. Groupe de Lycéens.
Lyon. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe d'Etudiantes et de Lycéennes.
Mâcon. Groupe de Lycéens.
Marseille. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Montauban. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Montpellier. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe d'Etudiantes et de Lycéennes.
Nancy. Groupe d'Etudiants, Groupe de Lycéens.
Nantes : Groupe de Lycéens.
Nimes. Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Paris. Association des Etudiants Protestants, Association des Etudiants en théologie, Société des Amis des Missions, Groupe des Etudiants de l'U. C. J. G. de Paris, Association des Campeurs Parisiens, Association des Elèves de l'Ecole Alsacienne, Association des Elèves du Lycée Janson de Sailly, Association de Lycéens, Association des Etudiantes, Association de Lycéennes.
Rennes. Groupe d'Etudiants.
Rochefort. Groupe de Lycéens.
Rouen. Groupe de Lycéens.
Toulouse. Association d'Etudiants, Groupe de Lycéens, Groupe d'Etudiantes.
Valence. Groupe de Lycéens, Groupe de Lycéennes.
Versailles. Groupe de Lycéens.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉTUDIANTS CHRÉTIENS

Questions religieuses.

L'expérience religieuse. H. Bois (...usé)................. 0,30
L'expérience religieuse et le Chr... H. Monnier.......... 0,30
L'expérience religieuse et la Bible. ... Mercier.......... 0,30
Le progrès dans la recherche et dans la réalisation de l'idéal. H. Bois...................... 0,30
Quelques études sur la pensée de Jésus. ... es Grauss. 0,75
Les Psaumes 1re et 2e série. J. Kaltenbach. ... que série.. 0,75
La Prière d'intercession. H. Bois 0,40
« Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » W. ... onod .. 0,30
Le Problème du Mal, H. Bois 0,60

Questions sociales.

L'appel des foules. P. Bosc.......................... . . 0,30
La crise du logement. Roger Merlin................. . 1 »
L'évolution sociale et la crise du caractère, E.-J Neel.. 0,25

Questions scientifiques.

La matière est-elle vivante ? A. Hollard.................. 0,30
La matière radiante. M. Abelous, profr à l'Université de Toulouse.. 0,30
L'origine de la vie et les sciences paléontologiques. Kilian. 0,30

Questions diverses.

L'idée de patrie. F. de Witt Guizot... 0,30
La société des nations. Th. Ruyssen...................... 0,30
Le Bilan de la séparation pour les Eglises protestantes. R. Allier.. 0,50
L'idéalisme dans le droit nouveau. Donnedieu de Vabres. 0,30
L'appel de l'Eglise. Profr Maury........................ 0,50

Questions missionnaires.

Etudiants et Missions. E. Allegret 0,30
La Fédération et les missions. D. C...uve................. 0,30
Le mouvement des Volontaires. Ch. Grauss.............. 0,30

L'Œuvre de la Fédération.

Conférence de Lyon (1907)......... 1,50
Conférence de Montauban (150 pages)..................... 1 »
Conférence de Versailles (Constitution de la Fédération française des Etudiants) 1898/99.................... ... 0,50
Toi, suis moi ! Bordeaux, 2,50. Franco................. 3 »
Congrès de Montpellier (1910) 2,75
Congrès de Lille (1911)..... .... 2 »
La Fédération internationale des Et. chrétiens. R. Allier... 0,30
La Fédération française en 1911. Ch. Grauss............. 0,30
La Fédération française en 1911-1912. Ch. Grauss....... 0,30
La Fédération française en 1912-1913. Ch. Grauss....... 0,30
La Fédération française en 1913-1914. Ch. Grauss....... 0,40
Congrès de Constantinople. Edition française........... 1,25
Les Volontaires du Christ. P. Maury..................... 0,10
Vers l'Unité chrétienne. Ch. Grauss..................... 0,30
Nos responsabilités. R. Allier.......................... 0,30
Le programme des Volontaires (Lyon) 0,60
Sous la tente (Illustrations de Schmied)................ 3 »
Domino 1912 (Le camp de)............................... 0,50
Domino 1913 (Le camp de). 0,60

Périodiques.

Le Semeur Directeur R. Allier. 1 an .... 5 »
Notre Revue. Revue des Lycéens chrétiens. 1 an 2,50

Il ne sera répondu qu'aux demandes accompagnées du montant des brochures désirées.

Ajouter pour les frais de port 5 centimes par brochure au-dessous de 0,50, pour les autres 0,20. Tarif double pour l'étranger.

Adresser les commandes à Mlle L. Viguier. 41, rue de Provence, Paris (9e).